

Historique du 1^{er} Régiment
de
Chasseurs Malgaches

EX-12^e BATAILLON

LE CHATELET – DOMMIERS – TERNY-SORNY – ALLEMANT

(Mai-Septembre 1918)

Paris 1920

A. CHALLAMEL, Editeur
Rue Jacob, 17

AUGUSTIN CHALLAMEL, EDITEUR

Paris. – Rue Jacob, 17.

L'Effort de Madagascar pendant la guerre

Au point de vue financier, économique et militaire.

Conférence de
M. le Gouverneur Général GARBIT
Colonel d'artillerie de réserve.

1 fr. 60 (plus majoration temporaire).

MADAGASCAR

Etude économique

Publiée sous la direction de M. LOISY.

Histoire. – Géographie. – Organisation. – Agriculture. – Elevage.
Forêts. – Pêches. – Richesses minières. – Hygiène.

Par MM. Fauchère, Aujas, Viguier, Carle, Carougeau, Gruvel,
Lacroix, Bonnefond, Renel, Bounafous, Jacques.

Introduction par M. le Gouverneur Général GARBIT.

Un volume in-8 illustré 1914. 7 fr. 50 (plus majoration temporaire).

MADAGASCAR

La Réunion. – Mayotte. – Les Comores.

Texte par le R. P. Piolet et Ch. Noufflard.

Illustrations de Coutellemont.

Un volume grand in-4 illustré. 22 fr. (plus majoration temporaire).

CHARTRES. – IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

Historique du 1^{er} Régiment
de
Chasseurs Malgaches

EX-12^e BATAILLON

LE CHATELET – DOMMIERS – TERNY-SORNY – ALLEMANT

(Mai-Septembre 1918)

PARIS
Augustin CHALLAMEL, Editeur
Rue Jacob, 17
Librairie Maritime et Coloniale

1920

FRIESENHEIM, le 4 octobre 1919.

A Monsieur le Gouverneur Général GARBIT,

Monsieur le Gouverneur Général,

J'ai l'honneur de vous adresser l'historique du 1^{er} Régiment de Chasseurs Malgaches que j'ai fait rédiger par le capitaine ROSSIGNEUX, sous la direction du commandant HIPPEAU, et que je vais faire publier, conformément aux instructions du Ministre de la Guerre et du G. Q. G.

En raison de son caractère particulier, il me paraît utile que ce document ait une préface et nous serions très heureux au régiment si vous vouliez bien faire connaître l'œuvre accomplie comme combattants par les Malgaches sur notre terre de France. Leur bravoure a été reconnue par le commandement : il leur a accordé sa confiance puisqu'aujourd'hui notre Régiment représente la France au Palatinat et monte la garde du Rhin.

Qui pourrait mieux que vous parler de mes chasseurs malgaches ? Ne sont-ils pas votre œuvre ? Vous aviez la lourde charge du Gouvernement Général de l'Ile lors de la mobilisation. Vous connaissiez vos administrés, ce qu'on pouvait en entendre en faisant appel à leur intelligence et à leur amour-propre ? Vous n'avez pas hésité, alors qu'ils étaient les derniers inscrits sur la liste de nos sujets d'outre-mer, à affirmer qu'ils valaient mieux que comme travailleurs et qu'ils pouvaient mêler leur sang au nôtre sur les champs de bataille. Les chasseurs du 12^e Bataillon malgache n'ont pas démenti vos espérances et, bien qu'engagés en fin de campagne, ils ont brillamment contribué à la libération et à la victoire de notre Patrie.

C'est grâce à vos efforts et à votre action personnelle qu'ils ont été appelés à un tel honneur et ils ne l'oublieront pas. Ils vous connaissent et ils vous aiment comme « leur père et mère » suivant cette appellation touchante de nos indigènes dans laquelle nous, coloniaux, sentons tant de dévouement et de fidélité.

C'est pour rendre hommage à votre affection pour nous que je vous demande d'accepter le parrainage de l'historique du 1^{er} Régiment de Chasseurs Malgaches.

Veillez agréer, Monsieur le Gouverneur Général, l'hommage de mes sentiments respectueux et dévoués.

Lieutenant-colonel LE DUC,
Commandant le 1^{er} Régiment de Chasseurs Malgaches.

*A Monsieur le Lieutenant- colonel LE DUC,
Commandant le 1^{er} Régiment de Chasseurs Malgaches.*

Vous m'avez demandé, mon cher camarade, une préface à l'historique de votre régiment. Ce souvenir de mes anciens compagnons d'armes m'a été très doux.

Mais, cette préface, depuis longtemps déjà, vous l'avez écrite, vous-même, vos officiers, vos gradés, toute l'arme à laquelle vous appartenez. C'est la merveilleuse épopée coloniale qui a rempli quarante années d'histoire, qui a consolé notre pays de la défaite, entretenu l'espérance et préparé la Victoire.

Vous avez porté le Drapeau Tricolore – en libérateurs plus encore qu'en vainqueurs – dans les plus lointaines contrées du monde. Vous fûtes les premiers organisateurs des peuples nouveaux acquis à la France que vous avez su leur faire aimer. Aussi, au jour de la Grande Guerre, vinrent-ils en foule, pleins de reconnaissance, de confiance et d'enthousiasme, soutenir de leur effort, de leur sang, les destinées de leur Grande Patrie.

Ils retrouvèrent, dans la mêlée, les chefs qu'ils avaient connus et admirés chez eux : pouvaient-ils ne pas être les magnifiques soldats que vous célébrez aujourd'hui ?...

Ce que seraient, en particulier, les Malgaches, je le savais d'avance, car j'avais pu constater dans la Colonie même, par maints indices, quelle ardeur les animait. En voici un exemple : une nuit, je rencontrai, sur la grande route du Sud, une troupe étrange : hommes sans uniforme, sans armes, sans cadres, manœuvrant au clair de lune. C'était un de ces détachements de volontaires qui, pour rejoindre leur corps, devaient faire, à pied, un parcours interminable. Après de dures étapes, dépassant souvent cinquante kilomètres, ils prenaient cependant plusieurs heures sur leur repos pour commencer leur instruction militaire et, comptant parmi eux quelques anciens tirailleurs libérés, ils leur avaient demandé d'être leurs moniteurs bénévoles. Ils espéraient ainsi diminuer, si possible, la période de préparation et d'entraînement précédant leur départ pour la Métropole afin d'arriver plus tôt à la bataille. Et le plus ardent désir de ceux que l'on cantonna au début dans les travaux utiles bien que sans lustre, fut toujours, vous le savez, d'aller au combat, comme fantassins ou comme artilleurs.

Mais votre Régiment était, en quelque sorte, le porte-drapeau de toute la Colonie que j'ai eu l'honneur de gouverner. Je retrouvais, parmi vos officiers, vos sous-officiers, non seulement des militaires de carrière dont plusieurs avaient servi à Madagascar, mais aussi des colons, des fonctionnaires venus de l'île africaine : avec vos soldats malgaches, vous représentiez une émanation de la grande famille de là-bas... Aussi, les heures passées parmi vous comptent-elles parmi les plus lumineuses et les plus chères de ma présence aux armées.

Je connaissais déjà l'histoire de votre Régiment. Je n'ai pu la lire, cependant, sans une profonde émotion. Parmi tant de hauts faits, nul choix n'est possible. Tout commentaire serait terne et banal à côté de la tragique, de la superbe réalité, contée avec une si claire simplicité.

Tous vos indigènes seront heureux d'emporter, à leur retour au foyer, ce magnifique témoignage de leurs exploits. Ils seront fiers de le faire connaître à leurs compatriotes. Mais ils conserveront surtout, dans leurs cœurs simples et fidèles, le souvenir impérissable des journées triomphales qu'ils viennent de vivre, de la France qui a su les accueillir et saura les récompenser, de tous leurs chefs qu'ils considéraient comme leur « père et mère » et dont beaucoup furent frappés mortellement ou blessés à leur tête.

Et vous tous qui avez dirigé nos Malgaches, non plus que moi qui les ai suivis avec amour, nous n'oublierons pas ces braves petits poilus, ceux surtout qui sont tombés sur le sol qu'ils étaient venus défendre, qui reposent si loin de la terre natale.

Ayant tout sacrifié à leur nouvelle Patrie, ils ont droit, chez eux, à la « Pierre levée » qu'honoreront leur famille et leur village – et ils ont droit chez nous, à notre souvenir et à notre reconnaissance.

Quant à moi qui les ai recrutés, qui les ai envoyés au front, qui ai voulu qu'ils fussent non seulement des travailleurs mais aussi et surtout des « combattants », je tiens à vous exprimer ici, pour vous-même, pour ceux qui vous ont précédé dans le commandement du régiment (le Chef de bataillon GROINE, mort héroïquement à la tête de ses hommes, le Commandant HIPPEAU, le Lieutenant-colonel SAUTEL), pour les chefs qui l'ont employé (en particulier le Général DAUGAN, le Colonel BOUCHEZ...), pour tous vos officiers et sous-officiers ma gratitude la plus vive.

Si Madagascar a pu prendre une part si brillante à la Guerre Libératrice, c'est grâce à vous tous, à votre magnifique exemple, à votre science ou à votre expérience militaire, à votre parfaite compréhension de l'âme indigène, à votre sollicitude constante et éclairée pour vos soldats noirs.

Vous avez su les commander, exalter leur force de résistance, leur héroïque résignation dans les durs moments des reculs imposés ; les entraîner, leur communiquer votre feu sacré dans les minutes radieuses des assauts vengeurs !...

Et c'est ainsi que, par des chemins parfois douloureux, souvent sanglants, mais toujours glorieux, vous les avez conduits à la « *Victoire finale* ».

Agréez, mon cher Camarade, pour vous-même, pour vos Officiers, et pour les Sous-Officiers et Soldats blancs ou noirs de votre Régiment l'assurance de mon bien sincère et affectueux dévouement.

Le 15 septembre 1919.

H. GARBIT,
Gouverneur général des colonies,
Colonel d'artillerie de réserve.

NOMS DES CHEFS DE CORPS

Chef de bataillon GROINE,
du 1^{er} novembre 1916 au 31 mai 1918.

Capitaine ROSSIGNEUX,
du 31 mai 1918 au 30 juin 1918.

Chef de bataillon HIPPEAU,
du 1^{er} juillet 1918 au 17 janvier 1919.

Lieutenant-colonel SAUTEL,
du 18 janvier 1919 au 28 février 1919.

Lieutenant-colonel LE DUC,
du 1^{er} mars 1919.

HISTORIQUE
DU
12^E BATAILLON DE CHASSEURS
MALGACHES

*Ancien 12^e Bataillon de Tirailleurs Malgaches de Marche
transformé le 1^{er} janvier 1919
en 1^{er} Régiment de Chasseurs Malgaches.*

PREMIERE PERIODE

PERIODE DE FORMATION ET D'INSTRUCTION

EMPLOI, AUX TRAVAUX
EN PREMIERE LIGNE ET A L'OCCUPATION DE SECTEURS
Novembre 1916 à mai 1918.

Premier et seul bataillon de combat malgache, formé à Saint-Raphaël le 1^{er} novembre 1916 sous les ordres du Chef de Bataillon GROINE, à l'aide d'éléments disparates, dépourvus d'instruction militaire (jeunes recrues, Malgaches venant des unités d'étapes ou sortant des formations sanitaires), le 12^e Bataillon de tirailleurs malgaches se constitue, de novembre 1916 à avril 1917, avec 3 compagnies provenant de bataillons d'étapes, déjà en France, et avec des détachements de recrues dont les arrivées à Marseille s'échelonnent jusqu'au départ pour les armées.

L'instruction militaire et l'entraînement en vue du combat, entièrement à faire, aussi bien pour les cadres européens que pour les tirailleurs, et qui auraient dû s'effectuer normalement au camp de Fréjus-Saint-Raphaël se sont trouvés, en fait, constamment entravés et paralysés pour plusieurs raisons : arrivée successive des contingents, défaut d'acclimatement des Indigènes, épidémies, organisation matérielle, changement de cantonnement, brièveté du séjour au camp. De sorte que, au moment du départ pour le front (4 avril 1917) le bataillon n'avait au maximum qu'un mois d'instruction militaire sérieuse.

L'arrivée au front.

C'est dans ces conditions, particulièrement défavorables, aggravées encore, au point de vue physique, par la rigueur de la saison, que le bataillon débarque, le 6 avril 1917 à 2 heures du matin, au milieu d'une violente tempête de neige, à Berzy-le-Sec, et est mis à la disposition de la VI^e armée (1^{er} C. A. C.) avec cantonnement à Soissons.

Le bataillon, formant corps sous les ordres du Commandant GROINE, comprend :

- 1 état-major et 1 section hors rang ;
- 4 compagnies de combat ;
- 1 compagnie de mitrailleuses sur voiturettes ;
- 1 compagnie de renfort.

Son effectif est de :

24 officiers ;

1 564 hommes, Européens et Indigènes (gradés compris).

Il est constitué, dans la proportion des deux tiers, par les races considérées jusqu'alors comme les moins guerrières de la Grande Ile (Hova et Betsiléo).

Aucun des indigènes n'a encore vu le feu ; il en est du reste de même de la plupart des Européens comme des officiers.

Employé aussitôt par le Génie à des travaux d'assainissement des routes, de transport de matériaux dans la zone avancée, le bataillon s'acquitte très convenablement de cette tâche nouvelle et rude pour lui, pendant toute la période précédant la grande offensive d'avril 1917.

Le 28 avril, par ordre du général commandant la VI^e armée, il est mis à disposition du général commandant la 3^e D. I. C. pour être employé aux attaques entre le canal de l'Aisne à l'Oise et la voie ferrée Soissons-Laon.

Attaque du 5 mai 1917.

Le 5 mai, bien que son chef ait signalé à l'autorité supérieure toute l'insuffisance de préparation des cadres et des hommes, une compagnie de combat (3^e, Capitaine GIOCANTI) et la compagnie de mitrailleuses, sous les ordres du Capitaine Adjudant-major BAUDE, sont néanmoins engagées dans l'attaque du Chemin des Dames.

Le détachement, soutenu à droite par une section du 23^e R. I. C. avait pour mission d'enlever successivement deux objectifs (tranchée de l'Aviatik, tranchée du Buffle) sur une profondeur de 900 mètres, entre le Mont des Singes et le canal de l'Ailette, de façon à couvrir la progression des troupes de droite.

D'après l'ordre de la Division, l'heure H ne devait être fixée qu'après la prise du Mont des Singes. Cette position, extrêmement forte, dominait en effet directement le terrain d'attaque du détachement, et tant qu'elle n'était pas tombée, toute progression dans la plaine marécageuse était impossible. L'heure H fut cependant, au dernier moment, fixée impérativement à l'avance.

Dans la nuit du 4 au 5 mai, les vagues d'assaut se portent à leurs emplacements sous un bombardement continu par gaz, dans un terrain spongieux où aucun abri n'a pu être creusé.

Le 5 mai, à 5 h. 5, les Malgaches, après une nuit extrêmement dure, et malgré un violent tir de barrage ennemi, partent dans un alignement parfait et enlèvent vivement le premier objectif. Mais les troupes de droite qui menaient l'action principale, n'ayant pu enlever le Mont des Singes, le groupement malgache se trouve en flèche dans les positions ennemies. De nombreuses mitrailleuses sous blockhaus, qu'une préparation insuffisante avait laissées intactes, à droite sur le Mont des Singes, à gauche dans le Bois du Mortier, ouvrent le feu sur la tranchée de l'Aviatik où les tirailleurs se réorganisent. En même temps l'artillerie ennemie, renseignée, fixe le barrage sur la tranchée même.

Des hommes tombent ; l'air est irrespirable ; la première vague fond rapidement. La deuxième vient alors la renforcer, parcourant 400 mètres sur un terrain balayé par la mitraille.

Cependant l'Adjudant-chef POULET, qui remplace le Capitaine GIOCANTI, blessé dès le départ, ne connaît que la mission reçue. Il faut enlever la tranchée du Buffle qui se profile à 400 mètres, au-delà d'une prairie absolument nue. Quelques mots aux tirailleurs, une plaisanterie dans leur langue qu'il connaît admirablement et qui fait s'épanouir de larges rires sur les dents blanches, et, *En avant...*

La vague reformée fonce au pas de course. Elle n'a pas fait 50 mètres que de nouvelles mitrailleuses se dévoilent sur les flancs, fauchant nos hommes qui avancent toujours. POULET

est tué d'une balle au front en arrivant le premier sur le parapet de la tranchée du Buffle. L'attaque est clouée sur place.

Vers 6 h. 30, l'ennemi réussit à passer le canal de l'Ailette, entre dans la tranchée de l'Aviatik et nous tire dans le dos. Un combat à la grenade s'engage, mais les munitions sont vite épuisées et le ravitaillement est impossible. Tous les mitrailleurs qui tentent d'approvisionner leurs pièces tombent mortellement frappés. Les tirailleurs débordés, n'ayant plus de gradés européens, regagnent par petits paquets la ligne de départ, ne lâchant le terrain qu'en le semant de morts.

En deux heures de combat, le détachement qui comptait au départ 170 hommes, avait perdu 13 Européens et 74 Indigènes tués, blessés ou disparus.

Cette première affaire, engagée dans des conditions défavorables, porta cependant ses fruits. Elle mit en lumière le mordant, la ténacité et l'intelligence du Malgache que beaucoup considéraient jusqu'alors comme un médiocre soldat. Pendant une heure et demie, n'ayant jamais vu le feu, engagé dans un combat très meurtrier, il s'est battu seul, sans direction et sans ordres, donnant une belle preuve de sa valeur aux quelques Européens qui sont revenus de cette attaque.

Le bataillon a l'honneur de figurer sur l'ordre de la 3^e D. I. C. : « Pour la valeur offensive déployée par les Malgaches au cours de la dure journée du 5 mai 1917. » Les positions sont tenues sous les bombardements et les nappes de gaz jusqu'au 11 mai, date à laquelle les compagnies sont relevées et vont se refaire dans la région de Soissons, Chavigny.

Le secteur de l'Ailette. – Le Bois du Mortier

Les hommes au repos, dédaignant l'abri des creutes sombres et humides de Juvigny, construisent en plein bois un coquet village de paillottes doté de tout le confort colonial : vérandahs, salles de douches, etc... que l'on vient visiter de plusieurs lieues à la ronde. Le souvenir des heures sanglantes est vite effacé par la gaîté naturelle du tirailleur. Le 14 juillet, le bataillon donne, devant le Général commandant la 81^e D. I., une fête indigène où les Malgaches font admirer leur entrain, leur souplesse et leur vigueur, dans leurs chansons et leurs danses, dans des luttes et divers sports ; la course de mulets obtient un succès de joie folle.

Pendant tout l'été 1917, dans l'Aisne, une partie du bataillon exécute des travaux : travaux en toute première ligne qui causent des pertes sensibles, travaux de constitution d'une ligne de couverture d'artillerie sur l'Ailette, en même temps que trois compagnies tiennent très honorablement des secteurs aux côtés de troupes aguerries d'infanterie et de cavaliers à pied, exécutant des patrouilles hardies dans les lignes adverses et rapportant de précieux renseignements.

Cependant les Malgaches allaient trouver une nouvelle occasion d'affirmer, avant l'hiver, leurs qualités guerrières.

Le 21 septembre, trois compagnies du bataillon occupent le Bois du Mortier, avec un escadron de hussards à pied, sous le commandement du Capitaine adjudant-major ROSSIGNEUX.

A deux heures, un violent tir d'encagement isole complètement le quartier, tandis que le bois est arrosé de 105. Les abris très précaires, creusés dans un sol marécageux, offrent une protection illusoire. Des hommes tombent ; les camarades conservent tout leur calme et attendent de pied ferme, à découvert, l'attaque qui leur est annoncée par leurs officiers. Après trois heures de bombardement, un puissant coup de main est tenté par des Stosstruppen venues spécialement dans le secteur. Il est reçu par une troupe solide et confiante, nullement ébranlée par un dur marmitage et est arrêté net à la lisière du bois, laissant des morts et du matériel entre nos mains.

Le 21 octobre 1917, un détachement de 120 hommes environ, fourni par la 5^e compagnie, est mis à la disposition de l'I. D./129 pour aider l'infanterie à assurer le transport des bombes de l'A. T. en première ligne, en vue des opérations du Chemin des Dames (24 octobre 1917).

Dans la nuit du 21 octobre seulement, 600 torpilles de 28 à 35 kilogrammes sont transportées à pied d'œuvre par le détachement malgache, sous les bombardements et les émissions de gaz.

Pendant cette période, précédant l'attaque du 24 octobre, la compagnie de mitrailleuses du bataillon est employée à l'exécution de tirs indirects, dont l'efficacité est ensuite confirmée par les déclarations d'officiers allemands capturés au cours de l'attaque.

Le reste du bataillon exécute des travaux et des transports de munitions. Leur discipline, leur tenue en secteur et leur ardeur au travail valent aux Malgaches des lettres de félicitations et des témoignages de satisfaction de la part des chefs de services, des commandants de régiment de première ligne et des généraux commandant les divisions auxquelles le bataillon est successivement rattaché pendant l'année 1917 (O. G. n° 22 du Général commandant le 279^e R. I. – Du Colonel commandant le 66^e R. I. – O. G. n° 187 du Général commandant la 129^e D. I. – Félicitations du Commandant du génie de la 129^e D. I., etc, etc...)

Hiver 1917-1918

L'hiver approchant, le bataillon est retiré des lignes et envoyé sur la rive gauche de l'Aisne où il exécute des travaux de route, puis les compagnies sont dispersées pour exécuter des travaux plus à l'arrière, coupes de bois, constructions de routes, travaux dans les gares, etc...

Les Malgaches trouvent là encore l'occasion d'affirmer leurs qualités d'intelligence et de travail en s'assimilant très rapidement des métiers divers, bûcherons, charretiers, cantonniers, hommes d'équipes, terrassiers, secrétaires, dactylographes, comptables. Au camp de Mailly, le Colonel commandant les Etapes les voyant à l'œuvre supprime les moniteurs du génie devenus inutiles dans les équipes de travailleurs malgaches.

Ils révèlent en outre, pendant le même hiver, une résistance au froid inespérée. Ils supportent, pendant deux mois, une température allant jusqu'à 21 degrés au-dessous de zéro. Les évacuations atteignent à peine 1/10 de l'effectif.

Cette faculté permet, au contraire des troupes sénégalaises, de les utiliser dans la zone des armées pendant toute l'année, d'une façon continue.

En mars 1918, le bataillon est rassemblé dans la région de Noyon où il coopère à la construction d'un système défensif en même temps que deux compagnies tiennent les lignes sur l'Oise.

Le Colonel commandant le Génie de la 1^{ère} D. I. exprime sa satisfaction pour le zèle au travail des tirailleurs et déclare que leur rendement comme travailleurs est très supérieur à celui des Européens.

Fin avril 1918, le bataillon, devenu 12^e Bataillon de Marche malgache, est envoyé pour un mois à Oulchy-la-Ville, tant pour y perfectionner son instruction militaire que pour lui permettre de retrouver la cohésion que le séjour aux étapes avait fatalement amoindrie.

Séjour à Oulchy-la-Ville et Mont-Chevillon (Aisne)

2 au 27 mai 1918. – Les habitants d'Oulchy-la-Ville et de Mont-Chevillon qui n'avaient jamais vu de noirs, n'étaient pas très rassurés en voyant déboucher les chéchias rouges à l'entrée de leurs coquets villages. Les mioches rentraient précipitamment à la maison et

criaient pleins d'effroi : »Maman, v'là les nouers ! » en cachant leur tête dans le giron maternel.

Peu de jours après, les huis, d'abord timidement entr'ouverts, donnaient libre passage à nos tirailleurs et les enfants se pendaient en grappes à leurs jambes, ne les quittant pas d'une semelle. En un mois, les Malgaches, travaillant volontairement aux champs en dehors des heures de service, remettent en état les cultures de quatre communes laissées à l'abandon faute d'hommes. Quelques semaines plus tard, alors que le bataillon quittait précipitamment Oulchy pour barrer aux Boches la route de Paris, plus d'une larme coula des yeux des petits. Une fois de plus, nos hommes avaient conquis leurs hôtes étonnés par leur bonne humeur, leur complaisance, leur douceur et leur amour de la vie de famille.

Le 17 mai, le colonel GARBIT, Gouverneur Général de Madagascar et Inspecteur des formations malgaches, vint rendre visite au bataillon. La troupe, après deux semaines d'instruction intensive, se présenta superbement et fit honneur à son chef qui n'avait pas ménagé ni son temps ni sa peine pour la mettre rapidement au point. Le Commandant GROINE avait, depuis deux mois déjà, le pressentiment que son bataillon aurait bientôt l'occasion de donner la mesure de sa valeur. Il ne se trompait pas.

DEUXIEME PERIODE

PERIODE DES OPERATIONS ACTIVES

I. — DE L' AISNE A LA MARNE. (27 mai — 4 juin.)

Le 12^e bataillon de marche malgache se trouve encore à l'instruction au moment où se déclenche la deuxième grande offensive allemande sur l'Aisne, avec Paris comme but. Dès le premier jour, l'ennemi, rué en masses profondes sur un secteur peu gardé, traverse l'Aisne et enlève Fismes, à 15 kilomètres de ses lignes de départ. Le 27, il atteint Fère-en-Tardenois. Son avance est foudroyante. Les nouvelles sont mauvaises, la population s'inquiète. Qu'attend-on pour faire appel à une unité toute prête ?

Enfin, le 27 au soir, le bataillon est alerté. Le 28, il cantonne à Raucourt-Saint-Martin que la population évacue en hâte, offrant le spectacle lamentable, tant de fois renouvelé, de la fuite en une colonne désordonnée de chariots, de bétail affolé et de gens aux yeux rougis de fatigue et de larmes. On les regarde partir en se promettant de faire payer cher cette vision aux brutes sauvages qui l'ont voulue. Après le physique, c'est le moral qui se met au point pour la lutte prochaine.

29 mai. — Le 29 à 11 heures, le Général DUCHESNE, commandant la VI^e Armée, à laquelle était rattaché le bataillon, traversant le village en auto, fait appeler le Commandant et lui demande ce qu'il est possible de faire de son unité. Sur la réponse qu'il peut être engagé, le Général donne l'ordre verbal de se tenir prêt à partir dans une heure. Une demi-heure après arrive un ordre écrit de l'État-major de l'Armée prescrivant au bataillon de se porter immédiatement sur Villeneuve-sur-Fère à la disposition de la 43^e D. I.

Tout en cherchant, mais en vain, à établir sa liaison latérale, le bataillon organise la défense du village.

A 18 heures 45, les premiers minens arrivent sur les barricades dressées à la hâte. Un 105 décapite le clocher dont le toit s'effondre, tuant et blessant du monde. Bientôt, les lignes de tirailleurs ennemis débouchent dans les vergers où elles ont pu se glisser à couvert. Les hommes avancent où elles ont pu se glisser à couvert. Les hommes avancent comme au manœuvre, sûrs d'eux et confiant dans la Victoire ; beaucoup ont l'arme à la bretelle, méprisant un adversaire qui semble se dérober.

Cependant les nôtres les guettent ; on leur a bien dit qu'il faut choisir son homme à abattre et chacun s'applique à profiter des leçons toutes fraîches des semaines précédentes. Au commandement, le brusque claquement des balles jaillit, les mitrailleuses crachent. La ligne allemande fauchée tournoie dans les pommiers. Les survivants, surpris et rendus prudents, se mettent à couvert et hésitent à avancer. Les vagues suivantes viennent les remplacer, poussées par leurs officiers qui ont le pistolet au poing pour forcer au besoin l'obéissance. La masse monte, toujours plus dense. Nos hommes tapent maintenant dans le tas avec rage. A 20 heures 30, dans la brume du soir qui tombe, la plaine grouille de bataillons. La lisière Ouest du village est aux mains de l'ennemi, nous n'avons aucune liaison à droite ni à gauche. La 2^e compagnie (Capitaine ZIPCY), jetée sur la lisière Nord, arrête jusqu'à la nuit l'avance de front, mais sur les flancs, les feldgrau sont déjà à 300 mètres derrière nous. C'est l'encercllement. Le Chef de Bataillon envoie aux compagnies l'ordre de se retirer sur Coincy, en profitant de l'obscurité et des bois pour échapper à l'étreinte. A 22 heures le mouvement commence, protégé par la 3^e compagnie (capitaine LOUSTAU) qui tient toujours la lisière sud de Villeneuve.

Le 30 à 1 heure, le bataillon se reforme dans le Bois du Châtelet. A 4 heures, une centaine de tirailleurs de la compagnie LOUSTAU, restés dans Villeneuve, rejoignent, ayant réussi à force de ruse, à traverser les lignes ennemies sans être éventés.

Il y a déjà bien des manquants à l'appel, mais la prise de Villeneuve-sur-Fère avait coûté cher aux Boches.

30 mai.— Sans prendre de repos, car les minutes sont précieuses, nos hommes creusent avec leurs outils individuels, des tranchées aux lisières Nord et Est du Bois du Châtelet, en liaison avec les 1^{er} et 59^e B.C.P. Le bataillon est dès lors accolé à ces deux unités pour former le « Groupement DUSSAUGE ».

Toute la matinée est employée à la mise en état de défense du bois. La résistance s'organise. Dès lors l'Armée française s'est ressaisie et l'Allemand va désormais payer son prix chaque mètre de terrain gagné.

A 15 heures 30, les lignes de tirailleurs, massées dans la matinée derrière le remblai de la voie ferrée de Château-Thierry, débouchent à 800 mètres en formation dense. Malgré le bombardement intense qui retourne nos tranchées creusées à la hâte, Français et Malgaches « en veulent », fusils et mitrailleuses crachent leur semence de mort.

A 500 mètres, l'ennemi décimé et cloué sur place se tapit dans les blés déjà hauts. On profite du court répit pour boire une gorgée d'eau, car la journée est torride, pour retaper les parapets démolis, nettoyer les armes, changer les emplacements des pièces repérées. A 18 heures, les vagues grises acharnées, repartent en avant, poussées par la masse des bataillons de renfort. On sent que les Boches veulent à tout prix avoir la crête du bois avant la nuit. Nous sommes à l'extrême-gauche de la ligne de bataille. Si nous lâchons, c'est, demain, l'encercllement de la Division entière. Nos hommes comprennent la grandeur de leur mission et se cramponnent. A 19 heures, la gauche est menacée. La 5^e compagnie (C.I.D. Lieutenant Mauxion) qui a vu le feu pour la première fois la veille, lâche ses sacs et se lance au pas de charge sur l'ennemi sous un dur marmitage. Le tiers de l'effectif est haché, mais l'ennemi refuse le corps à corps. Le Lieutenant MAUXION tombe glorieusement en pleine charge à la tête de sa compagnie.

A 20 heures, le Boche exténué renonce à nous déloger. Les pertes sont lourdes mais nous n'avons pas reculé d'un pas.

31 mai— Après une nuit employée à se réorganiser, le lever du jour nous réserve un spectacle angoissant. Du haut de la crête du Châtelet, dans l'incendie du soleil qui se lève, on voit dans la plaine de Fère-en-Tardenois l'immense ligne des divisions ennemies se mettre en mouvement et s'engouffrer vers la gauche, dans la vallée de l'Ourcq, sans rencontrer de résistance. Derrière les lignes de tirailleurs, les bataillons progressent en petites colonnes, puis viennent les batteries attelées. La marche est éclairée par des patrouilles de cavalerie. A 9 heures 30, un ordre vient confirmer ce dont chacun voulait encore douter. « L'ennemi ayant débordé à gauche notre Division. . . ». Suit l'ordre de se replier en pivotant sur notre droite « pour faire face au Nord et occuper une position défensive à l'Ouest en liaison à droite avec le 43^e B.C.P. et avec les troupes (non désignées) qui doivent se trouver à gauche ».

L'ordre arrive trop tard. A 11 heures, le mouvement commence par échelons, sous la protection des mitrailleuses du groupement restées en batterie. Le Lieutenant JACOB, commandant le groupement, est grièvement blessé en faisant l'impossible pour retarder l'encercllement.

A midi, le bataillon malgache se heurte, aux lisières de Grisolles, à l'ennemi qui occupe déjà le village et toute la position assignée. Le Chef de Bataillon donne l'ordre d'occuper plus au Sud la ferme de Plaisance et d'y résister à outrance pour permettre à la Division d'exécuter un repli plus prononcé. La première compagnie (Lieutenant d'ORTOLI) est chargée de protéger la manœuvre. A 13 heures, le bataillon, ayant perdu toute liaison latérale, tombe à 400 mètres sous les feux de flanc de mitrailleuses ennemies qui ont réussi à

se mettre en batterie dans le verger de la ferme de Grisolles. Les hommes sont fauchés, les sections fondent. Le Commandant GROINE est frappé d'une balle à la tête et meurt sans pouvoir prononcer une parole. Du moins a-t-il eu la consolation en nous quittant, de voir que sa troupe était digne de lui, qui fut un brave, exemple de conscience et d'énergie tenace. Le Sous-lieutenant CORNU est aussi tué en faisant le coup de feu au milieu de sa section. Cependant l'ennemi continue son avance par la gauche et la 43^e D.I. doit prononcer son repli. Le 12^e Malgache, couvert par la 1^{re} compagnie qui s'accroche désespérément à la ferme Plaisance, se regroupe dans la soirée à Licy-Clignon où il rejoint le 59^e B.C.P.

La 1^{re} compagnie, sacrifiée, tient toute la nuit dans la ferme et le bois attenant et au matin, les survivants presque tous blessés tombent aux mains de l'ennemi avec le médecin auxiliaire MATHARIAN qui n'a pas voulu abandonner ceux qui réclamaient ses soins, et leur chef, le Lieutenant d'ORTOLI qui, très grièvement blessé lui-même, fut jusqu'au bout l'âme de la résistance. La journée du 31 mai avait été extrêmement dure.

Le bataillon, sous les ordres du Capitaine Adjoint ROSSIGNEUX, se réorganise dans la nuit du 31 mai au 1^{er} juin à 3 compagnies au lieu de 5, et à 2 sections de mitrailleuses.

Depuis le 28, les hommes n'avaient mangé que leurs vivres de réserve. Quelques vaches oubliées dans les étables à Licy-Clignon fournirent aux tirailleurs un menu réconfortant. Surexcités par ces trois jours de lutte acharnée, beaucoup, quoique harassés de fatigue font *kabary (1)* autour des feux, discutant les exploits de tel ou tel RAKOTOMANGA (2), au lieu de dormir quelques heures.

Leur tâche n'était cependant pas terminée.

1^{er} juin— Toute la matinée est employée à organiser la défense de la position Hautevesnes-Courchamps, en liaison avec le 59^e B.C.P. à droite et le 133^e R.I. à gauche.

A 11 heures, l'ennemi débouche des bois, cette fois en formations diluées. La sévère leçon des jours précédents n'a pas été vaine. Aussi le laisse-t-on approcher. A 200 mètres, un feu d'enfer est ouvert, qui force le Boche à se terrer sur place. Toutes les tentatives d'attaque sont brisées jusqu'à 20 heures. A la tombée du jour, les réserves, massées dans l'après-midi sous bois, sortent en formation denses. Les mitrailleuses et les quelques 75 qui nous appuient s'offrent une dernière boucherie, mais l'ennemi avance malgré ses pertes. Ils sont cinq contre un, Licy et la côte de Clignon sont submergés, c'est l'éternel encerclement qui se dessine.

A 20 heures 20, le bataillon reçoit l'ordre de se replier et de couvrir à *tout prix* la route d'Hautevesnes, en liaison avec le 133^e R.I. dont la position n'est pas exactement déterminée.

Le bataillon se retire en bon ordre au Sud du ruisseau de Clignon ; les Allemands, rendus prudents, ne tentent pas le passage.

La nuit du 1^{er} au 2 juin est employée à fortifier le village et les bois de Bussiares avec le 1^{er} B.C.P.

2 juin— A 4 heures, l'ennemi, reformé dans la nuit, reprend l'attaque. Les tirailleurs de la 1^{re} compagnie, installés à la lisière nord du bois de Bussiares, ont conservé, malgré de très lourdes pertes, tout leur calme. Ils le doivent au superbe exemple, de leur chef, le capitaine GALTIE, qui devait tomber le lendemain, grièvement blessé, unanimement regretté de tous les Malgaches, et de ses camarades qui tous connaissaient son inlassable activité, sa bonté et sa charmante humeur.

Les hommes, malgré le feu meurtrier des minen, ajustent comme à la cible les feldgrau qui descendent, à 400 mètres, la côte de Clignon pour se masser dans le vallon, et leur interdisent, pendant toute la journée, l'accès de la rive Sud du ruisseau.

3 juin— L'ennemi profite de la nuit pour se masser à couvert dans le ravin de Clignon. Notre artillerie est trop peu nombreuse pour lui causer des pertes. Le 3, à 5 heures 30, une attaque plus violente que toutes les précédentes, se déclenche avec pour objectif la ferme « Les Mares ». Les vagues boches sont fauchées à mesure qu'elles atteignent le rebord du plateau. L'attaque échoue. A 12 heures, nouvelle tentative qui, malgré la puissance des moyens mis en

œuvre, ne parvient pas à briser la résistance des Malgaches. Il fait une chaleur accablante. Les hommes, qui tiennent depuis le matin sous un marmitage qui les prend d'enfilade, n'ont pas mangé ni bu depuis plus de 24 heures. Ils sont exténués ; beaucoup dorment sur place sous un soleil de plomb. Les pertes de la journée sont encore très lourdes et les compagnies, réduites à trois depuis l'avant-veille, ont de nouveau fondu. C'est là que le tirailleur RADODA , de la 3^e compagnie, parmi tant d'autres braves, une jambe brisée, un bras déchiqueté par la mitraille s'acharne à tirer avec une énergie indomptable, refuse de quitter ses camarades et pleure de rage lorsque les brancardiers l'emportent de force. Parmi les Européens, et les Malgaches, la liste serait trop longue pour citer ceux qui le méritent : JOUSSIN, LEOSTIC, LEGUIA, jeune Canadien Français, GASTON, FERMAUD, RABENOAVY, RODODA, ne peuvent pourtant pas rester dans l'ombre.

A 17 heures, l'ordre arrive de se replier sur Marigny et d'organiser la défense du village à laquelle travaillent déjà les Américains. Mais le commandement comprend que la Division est à l'extrême limite de ses forces et à 20 heures, un dernier ordre la retire du combat. Le bataillon passe la main à nos Alliés et va cantonner à Chambrady où il prend les premières heures de repos depuis une semaine qu'il est engagé. Il est rejoint dans ce village par ses équipages que le Sous-lieutenant HEFFLER, à force de sang-froid et d'énergie, au milieu des difficultés et du désordre inévitable dans une retraite forcée, a réussi à sauver et à réunir au complet , alors que beaucoup d'autres sont restés aux mains de l'ennemi.

Pendant toute cette retraite de l'Aisne, le bataillon s'est toujours trouvé en extrême arrière-garde, conservant le contact immédiat de l'ennemi et ne cédant le terrain, au cours des replis forcés, que le dernier et après en avoir reçu l'ordre.

Après avoir combattu 6 jours et 6 nuits sans répit, à peine ravitaillé, ayant soutenu et repoussé 6 fortes attaques, au prix des plus lourdes pertes, le bataillon de marche Malgache quitte la 43^e D.I. et reçoit avec fierté les remerciements du général MICHEL qui place les Tirailleurs au même rang que les Chasseurs, car, dit-il au Capitaine commandant, « *vos hommes ont montré dans ces dures journées les mêmes qualités de vaillance, d'ardeur et de foi qui font du soldat français le premier soldat du monde* ».

L'avance allemande est définitivement enrayée, le Boche n'a pu passer et l'Ordre Général de la 6^e Armée portant citation du bataillon a pu dire : *A contribué à rétablir une situation difficile et à reconstituer le front contre lequel les efforts de l'assaillant sont finalement venus échouer.*

Les pertes du bataillon, en tués, blessés et disparus du 28 mai au 4 juin se chiffrent par : 9 officiers sur 19, dont le Chef de Bataillon GROINE, tué le 31 mai, 66 Européens, 489 Malgaches.

A la suite de ces opérations, les Malgaches reçoivent leur première citation à l'Ordre de la Vie Armée.

ORDRE GENERAL N° 612 DU Q.G.A, EN DATE DU 25 JUILLET 1918.

Est cité à l'ordre de l'Armée :
Le 12^e Bataillon Malgache.

Unité tactique de premier ordre, sous les ordres du Commandant GOIRNE, tombé glorieusement le 31 mai, puis du Capitaine Adjudant-Major ROSSIGNEUX, n'a cessé de combattre en première ligne pendant les opérations du 27 mai au juin, disputant le terrain avec une indomptable énergie et sans souci des pertes subies, à un adversaire très supérieur en nombre.

A largement contribué par son esprit de sacrifice et ses brillantes qualités guerrières, à rétablir le front contre lequel les efforts de l'assaillant sont venus finalement échouer.

Séjour à Vendrest (Seine-et-Marne) (13 juin- 7 juillet 1918)

Du 12 au 30 juin le bataillon mutilé, diminué de moitié, ayant perdu une grosse partie de ses cadres, organise en avant de Vendrest la presque totalité de la 2^e position de résistance de la 6^e Armée.

Le colonel GARBIT vient le visiter et peut constater que les journées sanglantes qu'ils viennent de vivre n'ont entamé en rien le courage des Tirailleurs. La rapidité et l'adresse apportées par les Malgaches dans l'exécution de leur travail, leur moral qui n'a pas faibli malgré les dures épreuves qu'ils venaient de traverser leur valent des éloges du Général commandant le groupement qui déclare au Chef de Bataillon « *que la confiance qu'il a dans le groupement repose toute entière sur les Malgaches* »

Le 1^{er} juillet, le capitaine ROSSIGNEUX passait le commandement du bataillon au Chef de Bataillon HIPPEAU.

Pendant le séjour à Vendrest (Seine-et Marne) un renfort de 200 hommes arrive de Saint-Raphaël et forme la 4^e compagnie (Sous-lieutenant PILOT-DEBIENNE). Après un mois de travail, de réorganisation et de repos dans un beau paysage de l'Île de France, le bataillon à peine reformé, rééquipé et quelque peu remonté en cadres est prêt, malgré tout, à reprendre sa place en première ligne.

Arrivée à la Division Marocaine

Le 7, embarquement en camions, débarquement le même jour au camp de Champlieu, à la lisière de la forêt de Compiègne. Nous sommes dans la zone de la Xe armée (Général MANGIN). « Une où on met » disent les poilus. Et quels sont ces kakis qui cantonnent dans la région ? Les Légionnaires, les Zouaves, les Tirailleurs de la Marocaine commandée par le général DAUGAN à laquelle nous sommes rattachés. « Tsara de Tsara »(1) murmurent les Gaches, car ils ont vite fait de savoir parmi quels frères d'armes on les amènes.

Du 7 au 15, tout en préparant à monter en ligne, le bataillon pousse son instruction sous bois, sans arrêt, en vue de la lutte que l'on sent imminente. Le 10, il glisse vers l'Est et s'installe au bivouac près de la ferme Lemart, à quelques kilomètres de Viviers.

Le 13, arrivée d'un détachement de renfort de 200 hommes, sous le commandement du Sous-lieutenant GOULLARD, provenant de Saint-Raphaël, et destiné à renforcer la 5^e compagnie de dépôt, dissoute en juin faute d'effectifs, après la retraite de l'Aisne.

Le 15, au soir, les Malgaches relèvent en première ligne une partie de la Légion et sont chargés de la défense du secteur de Saint-Pierre-Aigle. Dès son arrivée à la Division Marocaine le bataillon avait l'insigne honneur de lui être définitivement incorporé et, sous les ordres du Colonel BOUCHEZ, de faire Brigade avec le glorieux régiment de marche de la Légion étrangère.

II.—CONTRE OFFENSIVE DEVANT SOISSONS.

(18-22 juillet 1918)

Le matin du 15 juillet, l'ennemi déclenche en Champagne l'offensive qui, dans son esprit, devait être la dernière et le mener à Paris. Le soir du même jour, la nouvelle se répand que l'ennemi a été arrêté dès le début de son attaque. Dans les nuits du 16 et du 17, de grands

mouvements de troupe annoncent notre attaque prochaine. Tout disparaît dans l'immense forêt de Villers-Cotterets et, de jour, les avions boches ne constatent que le calme parfait des lignes et le désert des routes.

Attaque du 18 juillet.

Dans la nuit du 17 au 18, l'infanterie prend ses positions de départ, tandis que l'ennemi repose à peu près confiant. Le silence est troublé par instant par des rafales de l'artillerie ennemie, toujours inquiète, nerveuse, et le roulement sourd des tanks qui franchissent les lignes afin d'être prêts, à l'heure H, à nous appuyer.

Le bataillon, accolé à la Légion étrangère sous les ordres du Colonel ROLLET qui commande la première ligne, doit s'emparer de Dommiers, puis du bois de Chauffour. Le jour va poindre lorsque le Commandant HIPPEAU, qui s'est porté en première ligne, donne à ses Officiers ses dernières instructions au milieu des « Gaches » comme il les appelle, impatients de bondir.

Devant nous s'étend un large plateau coupé, à droite, par un ravin escarpé qui s'en va en remontant vers l'Est dans la direction de l'ennemi, la partie la plus profonde tournée vers nos lignes. Au loin les maisons de Dommiers s'étagent à flanc de coteau sur le versant Nord de la coupure. En face de Dommiers, de l'autre côté du ravin et sur le même plan que le village, la masse encore confuse du bois de Chauffour, bastion avancé au N-E. de la grande et majestueuse forêt de Villers-Cotterets. Le « morceau » est gros, le terrain difficile est semé d'embûches. Que n'oserait-on pas avec des hommes dont les yeux brillent d'une si belle confiance et d'une telle volonté de réussir ?

Les 2^e et 3^e compagnies sont chargées de la première opération : encercler et nettoyer de ses défenseurs le village de Dommiers, l'organiser en prévision d'un retour offensif toujours possible et porter la défense en tête du ravin à l'Est.

Les 1^{re} et 4^e compagnies se tiendront à l'Ouest du village, prêtes à intervenir au premier signal. Ce signal sera donné par des fusées rouges et blanches alternant, lancées dès que le premier objectif aura été atteint. La 2^e opération consistera, pour ces deux compagnies, à employer le même procédé d'attaque : encercler et nettoyer le bois de Chauffour, puis organiser rapidement la défense.

Un bombardement intense par obus fumigènes aveuglera les défenseurs du bois pendant toute la première partie de l'opération et les empêchera de prêter l'aide de leurs feux de flanc à la garnison de Dommiers.

Cette mission achevée, la 1^{re} compagnie organisera le bois de Chauffour et la 4^e se tiendra en réserve au Nord de Dommiers.

A 4 heures 35, le grand silence de l'aube qui se lève est soudain déchiré par le fracas assourdissant d'une énorme artillerie. En une minute, les positions ennemies sont couvertes d'obus : c'est la surprise complète. Derrière le barrage roulant, accompagné de ses chars d'assaut, le bataillon disposé en échiquier, la gauche en avant (2^e Cie) s'avance comme à la manœuvre, superbe de calme et de confiance. Mais, dès les premières minutes, une furie s'empare des hommes ; à leur gré le barrage ratisse le sol avec un soin et une lenteur désespérante. Des Malgaches se jettent en avant, sans souci de nos propres marmites ; les braves gens veulent venger les 600 camarades tombés quelques semaines plus tôt sur les coteaux du Tardenois.

La 2^e compagnie (Lieutenant CHABREDIER) négligeant le village et glissant vers la gauche par le plateau, marche sur le Calvaire, malgré le feu d'enfilade des mitrailleuses qui balayent la route de Cutry et les feux de flanc partant du bois de Chauffour. Après le temps d'arrêt juste nécessaire pour faire taire ces gêneuses, les Tirailleurs atteignent le chemin de la

Claux au Calvaire. De nouvelles mitrailleuses se dévoilent ; une section entraînée par le sergent DALAINE, les attaques à la baïonnette ; 6 pièces tombent entre nos mains.

La compagnie, encerclant le village à l'est, arrive au Calvaire. Pour la 3^e fois, des mitrailleuses ouvrent un feu meurtrier, tandis que les artilleurs résistent à coups de fusil autour d'une batterie de 105 qui a tiré à mitraille jusqu'à la dernière minute.

L'adjutant CHORIR, enlevant sa section à la charge, tue ou prend les servants et s'empare des canons à la pointe de la baïonnette.

La compagnie s'installe enfin à la tête du ravin. En moins de deux heures l'objectif était atteint.

La compagnie (Capitaine LOUSTAU) en retrait à droite de la 2^e qui va saisir plus loin son objectif, travaille encore plus vite. Dans un élan endiablé, les Malgaches encerclent Dommiers par l'Ouest et le Nord. Des mitrailleuses, installées à la sortie Ouest, ouvrent un feu d'enfer. Le Sous-lieutenant DEMANGE tombe grièvement blessé à la tête de sa section. Le Chasseur IDAMY, probablement curieux de sa nature, s'offre pour partir avec une patrouille voir d'où partent les balles. Presque aussitôt le tir cesse. Un quart d'heure après IDAMY revient, poussant devant lui 5 Boches plus morts que vifs et portant leur pièce.

Le Sergent-major DUBOURDIEU enlève avec ses hommes, à l'arme blanche, 2 pièces de 77, tuant une partie des servants et faisant prisonniers deux Officiers.

La compagnie reprend le mouvement, les nettoyeurs entrent dans le village qu'ils débarrassent vivement de ses défenseurs. Une heure après le départ, l'objectif était atteint.

La 3^e compagnie (Capitaine LOUSTAU) en droite de la 2^e qui va saisir plus loin son objectif, travaille encore plus vite. Dans un élan endiablé, les Malgaches encerclent Dommiers par l'Ouest et le Nord. Des mitrailleuses, installées à la sortie Ouest, ouvrent un feu d'enfer. Le Sous-lieutenant DEMANGE tombe grièvement blessé à la tête de sa section. Le chasseur IDAMY, probablement curieux de sa nature, s'offre pour partir avec une patrouille voir d'où partent les balles. Presque aussitôt le tir cesse. Un quart d'heure après IDAMY revient, poussant devant lui 5 Boches plus morts que vifs et portant leur pièce.

Le Sergent-Major DUBOURDIEU enlève avec ses hommes, à l'arme blanche, 2 pièces de 77, tuant une partie des servants et faisant prisonniers deux officiers.

La compagnie reprend le mouvement, les nettoyeurs entrent dans le village qu'ils débarrassent vivement de ses défenseurs. Une heure après le départ, l'objectif était atteint.

La 1^{re} partie de l'opération est achevée. Aussitôt le Chef de Bataillon qui se trouve au centre du village fait lancer les fusées pour arrêter le tir d'obus fumigènes qui inondent le bois de Chauffour. Le Colonel BOUCHEZ, commandant la Brigade, arrive au même instant et assiste au déclenchement de la 2^e phase de l'attaque. Les compagnies de queue, parties en même temps que la colonne de tête et qui n'attendaient, à la sortie Ouest du village, que ce signal pour commencer leur mouvement, prennent pour objectif le bois de Chauffour.

La progression de ces unités, très gênée au début par des mitrailleuses tirant du bois, amène le Chef de Bataillon, à faire donner un tank et une pièce de 37 millimètres sous les ordres du Sous-lieutenant RASQUIN. Appelés à la rescousse, ceux-ci ont vite fait, par un tir ajusté, d'imposer le silence aux gêneurs.

La 1^{re} compagnie (Capitaine PERRIN) traverse le village, s'infiltré à l'Est dans le ravin, encercle le bois par l'Est et y pénètre pour le nettoyer aussitôt. Elle en tire de nombreux prisonniers, des mitrailleuses et des minens. En même temps la 4^e compagnie (Sous-lieutenant PILOT-DEBIENNE) qui voit le feu pour la première fois, veut être à la hauteur des anciens. C'est à elle qu'échoit la tâche la plus lourde car elle doit, avant d'atteindre le bois, traverser le ravin sous le tir direct des mitrailleuses que n'aveugle plus la fumée. Les Tirailleurs partent sans hésiter sous les nappes de balles, abordent le Chauffour par le Nord et l'Ouest et y pénètrent malgré le feu meurtrier de l'ennemi qui se cramponne avec rage. Ils en nettoient leur part et y gagnent eux aussi, des prisonniers et du matériel. Des légionnaires, mêlés au

cours de l'attaque à nos hommes et les voyant travailler, expriment aux Officiers leurs jugements, averti par vingt combats : « Ils sont tout de même rudement chics, vos Malgaches ! » témoignent précieux de l'estime de pareils soldats.

Deux heures après l'heure H, le bataillon avait atteint tous ses objectifs, enlevé avec un brio remarquable le village de Dommiers et le bois de Chauffour et capturé au total plus de 500 prisonniers, 4 canons de 105, 2 de 77, 8 minenwerfers et une trentaine de mitrailleuses.

Ce magnifique résultat avait coûté le moindre pris : 20 tués et 91 blessés, tant Européens qu'Indigènes ; c'était « de la belle ouvrage ». Après avoir subi sans faiblir ni désespérer une longue et dure retraite, les Malgaches venaient de donner la mesure de leur valeur offensive, les élevant au rang des meilleures troupes de France. Dans l'après-midi, le Général DAUGAN vient féliciter le bataillon de son beau succès et c'est, très ému, que le Chef de Bataillon, parcourant après l'attaque la ligne atteinte pour donner les directives du dispositif à réaliser, se voit applaudir d'enthousiasme par des centaines de ses hommes qui lui font l'hommage spontané de cette splendide journée.

Camarades sacrifiés au bois du Châtelet, à Licy-Clignon, à Bussiares, vous pouvez dormir en paix : Dommiers et le Chauffour vous ont bien vengés.

19 au 22 juillet.— Cependant le bataillon continue son avance. Le 20 juillet, il se trouve au Nord du village de Chazelles en réserve de Division où il organise une position défensive en arrière d'une brigade américaine qui poursuit le combat à son compte. Ces troupes, prises sous un feu d'une extrême violence, se replient plusieurs fois jusqu'aux lignes malgaches où elles sont arrêtées. Sur l'ordre du Chef de Bataillon, les Américains, avec un calme imperturbable et un mépris complet du danger, se reforment sous les rafales de mitrailleuses et d'artillerie, ne suivant qu'à regret l'exemple des nôtres qui leur montrent comment on se « planque » sous les marmites au lieu de rester debout, geste qu'ils croyaient interdit à l'honneur militaire. Ils reprennent vers midi leurs positions en avant de Berzy-le Sec et le Commandant peut rassurer le Capitaine Gross, de l'Etat-Major de la Brigade, venu sous un violent tir de barrage, pour s'expliquer les mouvements imprévus aperçus depuis l'observatoire. Le Sous-lieutenant PILOT-DEBIENNE tombe grièvement blessé en veillant à l'exécution des ordres donnés à nos Alliés et refuse de se faire évacuer avant d'avoir rendu compte au Chef de Bataillon de la mission qui lui avait été confiée.

Le bataillon tient la position toute la journée sous un bombardement très dur, des tirs de mitrailleuses et des escadrilles de 20 et 30 avions qui mitraillent les occupants sans arrêt.

Les pertes sont de 6 tués et de 48 blessés.

Vers 18 heures, il se porte sur la croupe Sud du ravin de Chazelles. Le 21, dans la nuit, le bataillon est relevé et va bivouaquer à Dommiers d'où, à peine arrivé, il repartait pour se mettre à la disposition de la 58^e D.I., à la ferme Beurepaire, en réserve. Il passe la nuit dans le ravin à l'Est de la ferme, à côté de plusieurs batteries de 155 en action et se trouve copieusement arrosé de bombes par les avions, sans du reste essuyer de nouvelles pertes.

Le 22, il est relevé et revient, après ces quelques heures d'absence, reprendre sa place à la D.M.

Le 12^e bataillon de marche malgache obtient sa deuxième citation à l'Ordre de la Xe Armée et reçoit la fourragère aux couleurs du ruban de la Croix de Guerre.

ORDRE DE L'ARMÉE N° 343 DU Q.G.A. DU 24 OCTOBRE 1918.

Est cité à l'Ordre de l'Armée :
Le 12^e Bataillon de Tirailleurs Malgaches
(Devenu 12^e Bataillon de Chasseurs Malgaches)

Le 18 juillet 1918, sous l'énergique impulsion de son chef, le Commandant HIPPEAU, s'est élancé à l'assaut d'un village fortement organisé et tenu par l'ennemi et l'a enlevé dans un élan superbe.

Entreprenant aussitôt une nouvelle action dans une direction différente, a occupé et nettoyé rapidement un bois rempli de mitrailleuses.

A ainsi réalisé une avance de trois kilomètres sur un front de 1800 mètres, faisant plusieurs centaines de prisonniers, capturant des canons et de nombreuses mitrailleuses.

Séjour à Cormeilles et Ansauvilliers (Oise)

Le 22 juillet, le bataillon embarqué en camions automobiles arrive à 23 heures à Cormeilles, dans l'Oise, où il prend ses cantonnements. La D.M. vient se réorganiser dans la région du Camp de Crève-cœur où elle trouvera les larges espaces propices à la reprise immédiate de la préparation au combat. Il est bien probable, en effet, que le Haut Commandement ne la laissera pas s'endormir sur ses lauriers.

La Légion russe, sous les ordres du Commandant TRAMUSET, forme avec nous un groupement et ne nous quittera plus jusqu'au mois de janvier. Les Malgaches, joyeuses et fières de ne pas faire taches parmi leurs camarades des autres régiments, se remettent courageusement au travail. Entre temps, le Chef de Bataillon et son Capitaine Adjudant-major reconnaissent le secteur en face de Montdidier.

A partir du 4 août, nous nous rapprochons des lignes et sommes installés à Ansauvilliers, derrière le front de la 1^{re} armée, la Division est en réserve spéciale, à la disposition du G.Q.G. Les régiments reprennent avec patience pour la troisième fois en trois mois, l'œuvre ardue de reconstitution. 200 tirailleurs malgaches, arrivés de Saint-Raphael, complètent la 5^e compagnie (C.I.D). En même temps, un grand nombre de volontaires, particulièrement ceux du 16^e bataillon de tirailleurs malgaches d'étapes sur le point d'être dissous, viennent se mettre sous les ordres de leur ancien chef le Commandant HIPPEAU.

Le 20 août, le 12^e bataillon de marche malgache est formé sur le type de « bataillon de chasseurs du Nord-est à 5 compagnies » et prend le titre de « 1^{er} bataillon de chasseurs malgaches » (1). Il comprend : 4 compagnies d'infanterie, 1 compagnie de mitrailleuses à 6 sections, 1 peloton de 37 et 1 C.I.D. (5e Cie) à l'effectif, à lui seul, de plus de 1200 hommes.

Entre temps le Colonel GARBIT, qui n'oublie pas ses Malgaches, vient leur rendre visite. Avant de nouveaux combats il ne veut pas les laisser partir sans les féliciter de leur victoire et leur dire combien la Grande Ile sera fière d'apprendre la belle conduite de ses enfants.

L'instruction continue et chacun y met une ardeur et une bonne volonté peu communes. C'est que chaque jour, les communiqués nous annoncent une nouvelle victoire. La carte du front, affichée devant la mairie, marque de larges bandes bleues les avances quotidiennes.

Le recul de l'ennemi, commencé le 18 juillet, ne doit plus s'arrêter, et chacun veut aider le Boche à lâcher le terrain.

La première Armée reprend la bataille sur un grand front en liaison avec les Britanniques. Dès les premiers jours l'avance atteint une profondeur de 20 kilomètres. Les prisonniers affluent, l'ennemi fuit, abandonnant un énorme matériel.

L'impatience gagne les hommes quand, brusquement le 27 Août, le bataillon, avec toute la Division, est embarqué en camions-autos à destination de la région de Soissons. La Xe armée réclame la « *Marocaine* », il y aura bientôt du nouveau.

III.— OPERATIONS DE JUVIGNY A ALLEMANT.

(2 au 16 septembre 1918)

L'Aisne traversée, le bataillon se trouve, le 28 août au soir en position à l'Est de Tartiers. L'ordre d'attaque pour le 29 place la Division en deuxième ligne, avec mission de marcher sur les traces de la 32^e D.I.U.S. Celle-ci doit mener le combat le plus loin possible car l'Armée MANGIN doit rompre le front ennemi en direction de Laon. Au matin, l'attaque se déclenche, et l'ennemi résiste partout avec acharnement. Du 29 août au 1^{er} septembre les Américains progressent cependant de plusieurs kilomètres et enlèvent Juvigny ; mais ils sont épuisés et nous les relevons dans la nuit du 1^{er} au 2.

Attaque du 2 septembre.

Nous profitons de la matinée pour nous orienter. C'est chose facile, les Malgaches ont passé ici même plus de 6 mois en 1917. Pas un pli de terrain qui ne soit familier à chaque chasseur, de Juvigny jusqu'à Laffaux. Ceci assure encore les hommes dans leur confiance et leur certitude de vaincre.

A midi, l'ordre d'engagement de la brigade fixe l'heure H à 14 heures. Nous devons enlever Terny-Sorny. Les officiers sont appelés par le Chef de Bataillon qui prépare en les attendant son ordre d'attaque. Réunis, il les mène en avant des lignes, en un point dominant, et, leur montrant le terrain, leur explique son idée de manœuvre. Une compagnie à droite, deux compagnies à gauche, encercleront Terny-Sorny par le Sud et le Nord. Une compagnie assurera la liaison avec la 59^e D.I. qui doit attaquer à notre droite. La colonne de gauche sera précédée de 5 chars Renault, celle de droite disposera du même nombre. Le bataillon russe marchera derrière nous et enlèvera Sorny. La Légion étrangère est à notre gauche.

A 14 heures, par une journée radieuse, le bataillon sort des tranchées et part dans un ordre parfait derrière le barrage roulant, les hommes alignés, les gradés rectifiant les intervalles. Presque aussitôt les mitrailleuses boches se révèlent, des hommes tombent, les vagues avancent au même pas. Chacun n'a qu'une idée : agripper l'ennemi pour ne plus le lâcher. Les légionnaires du bataillon de réserve, qui voient la progression du bord du ravin d'Alsace, ne cachent pas leur admiration, eux qui n'ont pas pour habitude de la gaspiller.

La colonne de gauche (1^{re} et 2^e compagnies), malgré de violents tirs de mitrailleuses, aborde et dépasse rapidement la route de Béthune. Les chars d'assaut s'immobilisent, touchés à mort, les vagues sont prises sous le feu meurtrier de Terny et d'un chemin creux au Nord du village. Le Sous-lieutenant LANFRANCHI tombe grièvement blessé en tête de sa section ; l'adjudant DIONISI CHABREDIER sont blessés. La progression est arrêtée à cent mètres du chemin creux très fortement tenu. Le Sous-Lieutenant MARTIN, à la tête du groupe, montre du coup d'œil et une belle décision en donnant l'ordre d'enlever la position d'assaut.

Une fraction de la légion russe, impatiente de prendre part au combat, rejoint les Malgaches et tous, poussés par la même haine, entraînés par quelque enrégés comme le caporal RABE (1^{re} compagnie), chasseur énergique qui enleva par sa fougue tous ses camarades et le caporal NOGUES, se jettent furieusement à la baïonnette sur l'ennemi. Résulta : 150 feldgrau, 2 canons, 12 mitrailleuses, des minens entre nos mains. Une heure et demie après le départ, l'objectif est atteint.

Sous le commandement de l'adjudant-chef SORRET (les officiers de sa compagnie sont tombés) qui, après avoir brillamment enlevé sa section à l'assaut, prend d'excellentes

dispositions pour parer à toute contre-attaque, les chasseurs s'organisent sur la position conquise au prix d'une lutte héroïque.

A droite, la progression, dès le début, se heurte au terrible obstacle du bois Beaumont, bourré de mitrailleuses que le marmitage n'a pu détruire.

La 4^e compagnie décolle à l'heure H, malgré que le régiment de droite ne suive pas le mouvement. Les chars d'assaut de cette colonne qui devaient précéder l'attaque ne sont pas là. Dès le départ, le Sous-lieutenant VALENTINOIS est tué d'une balle en plein front. Les vagues défèrent sous le feu d'enfilade des mitrailleuses du bois de Beaumont. Aucun moyen de les museler, le marmitage fait rage sur les assaillants. Les hommes tombent en grand nombre, le Lieutenant PHILIP, commandant la compagnie, est blessé ; au bout de 400 mètres, il ne reste que 3 Européens. Le caporal-fourrier LATASTE prend le commandement ; la progression continue malgré tout sous son énergique impulsion et atteint la route de Béthune-Soissons. Le bois de Beaumont dépassé ne nous tient plus sous son feu. Les hommes soufflent un peu, on se compte. La moitié de la compagnie et presque tous les gradés sont restés sur le plateau.

N'importe, LATASTE reprend son monde et lui fait traverser la route. A peine quittent-ils le couvert des arbres, les assaillants tombent sous le feu de nouvelles mitrailleuses qui tirent de la cote 172. Les mitrailleurs PORRACHIA et RANDRIANDROMA qui ont réussi à mettre en batterie, ne veulent pas se reporter en arrière et arrosent avec rage la position ennemie jusqu'à ce qu'ils tombent sur leur pièce. La compagnie réduite des deux tiers s'établit dans le fossé de la route. Les chars d'assaut font enfin leur apparition et, aidés par nos patrouilles, nettoient le sinistre bois de Beaumont, traversent la route et poussent jusque vers la cote 172.

A droite de la 4^e compagnie, la 3^e qui devait maintenir la liaison avec le 277^e R.I. pendant toute la progression, suit au départ le mouvement que le régiment de droite n'a pas pu lui-même entamer. Quelques minutes après, elle est prise comme sa voisine sous le feu du bois de Beaumont. En un instant, les cadavres jonchent le sol. Le Capitaine LOUSTAU, commandant la section de mitrailleuses, cheminent ensemble en fumant leur pipe, offrant aux hommes très éprouvés l'exemple de leur tranquille bravoure. Le capitaine raille un obus qui vient de tomber à ses pieds sans éclater, lorsqu'un second, explosant entre les deux officiers, les fauche tous deux. Le sous-lieutenant est tué sur le coup, le capitaine, les jambes broyées, agonise pendant une heure dans un trou d'obus, conservant dans d'horribles souffrances toute sa lucidité, et meurt sans une plainte, sans un mot de regret, lui qui adorait la vie. Les témoins de cette fin en garderont le souvenir, car, tous, Européens et Malgaches, connaissent et aimaient le Capitaine LOUSTAU, un des plus anciens du bataillon, qui alliait à ses fortes qualités de vieux et beau soldat., la vigueur et l'entrain d'un jeune sous-lieutenant.

Le Sous-lieutenant DALCHE DE LA RIVE DE DESPLANELS prend le commandement de la compagnie et la progression devenant impossible, fait nettoyer par une section la lisière du bois de Beaumont.

L'adjutant RAJOMA, qui vient de remplacer l'adjutant-chef POUDADE mortellement blessé, en ramène 50 prisonniers et 4 mitrailleuses. Ce brave, blessé à son tour, refuse de quitter le champ de bataille et sera, jusqu'au 4, un précieux auxiliaire d'une inlassable activité.

La 3^e, sous l'énergique impulsion de son chef, continue sa progression et, après un nettoyage plus complet du bois par la section du sergent HOAREAU, qui rapporte 62 nouveaux prisonniers et 3 mitrailleuses, elle s'installe, bien diminuée elle aussi, le long de la route de Béthune. A 20 heures, elle parvient à faire la liaison avec le régiment de droite qui a pu, à son tour, progresser.

Au centre de son bataillon, le Commandant, suivi de son groupe, se porte à l'heure H dans la direction du sapin de Terny-Sorny que l'on aperçoit, dépassant la crête du plateau. Il

l'a indiqué comme P.C. et y recevra tous les renseignements de ses unités car il sait qu'il verra de là se dérouler la bataille. Le groupe éprouvé par un bombardement intense et par les éternelles mitrailleuses du bois de Beaumont qui le poursuivent dans sa marche en terrain découvert, parvient au milieu des pires difficultés au sapin, bien avant les compagnies de droite. Le Chef de Bataillon, voyant le danger d'être seul en flèche à l'entrée d'un village encore occupé par un ennemi qui n'est pas d'humeur à lâcher le morceau, et n'ayant aucune nouvelle des compagnies, charge le Capitaine ROSSIGNEUX, son Adjudant-Major, d'organiser défensivement la première maison de Terny qui domine le village. Le groupe se met fiévreusement au travail. Les mitrailleurs (2 section sous le commandement du Capitaine JACOB) et les chasseurs (la liaison et quelques hommes de la 4^e compagnie commandés par le Sous-lieutenant BERGE, adjoint au chef de bataillon) s'installent derrière un mur crénelé, tandis que la section de lance-flammes du génie se prépare à arroser de pétrole enflammé tout Boche qui s'aventurerait à bonne portée.

A 16 heures, ce qui devait arriver arrive. L'ennemi, voyant la progression de notre droite arrêtée, et trouvant dès lors exagérée notre prétention de nous installer au sapin, commence l'infiltration par le ravin de Sorny.

En même temps, le feu des mitrailleuses et un marmitage intense s'abattent sur la maison, objectif repéré au croisement de deux grandes routes. Les murs, déjà ruinés par les combats de 1917, tombent en miettes, ensevelissant plusieurs hommes. Mais chacun est à son poste et fait bonne garde dans cette galère, et l'attaque amorcée échoue sous la violence de notre riposte. Quelques instants plus tard, une fraction de la légion arrive à la rescousse, mais le Boche a déjà renoncé à nous déloger.

La journée avait été dure, mais glorieuse. L'objectif était atteint malgré les obstacles accumulés. Les pertes du bataillon étaient payées par 300 prisonniers, 2 canons, 8 minenwefers, un grand nombre de mitrailleuses.

Dans la nuit du 2 au 3, le bataillon reste sur ses positions, soumis dans des tranchées détruites, à de très violents bombardements toxiques qui causent, après tant de sang, de nouvelles pertes. Et pourtant la confiance n'a pas quitté nos hommes. On croit dur comme fer à la Victoire finale et voilà qu'un « GACHE » découvre, sous un ponceau de la route, le trésor abandonné d'un vagemestre prussien qui, surpris par l'attaque, a dû déménager sans faire sa distribution. Les nôtres s'en chargent. La gaîté revient parmi eux, des bouches au large sourire croquent les bonbons et les charcuteries boches. D'autres hument avec délices de fins cigares, le regard perdu dans la fumée blonde qui prend, en montant, la forme vague de lointaines ramatous (1) attendant dans la douce île par delà les océans... Les yeux se brouillent un peu, la nuit

passé....

3-13 septembre.— Le lendemain nous tenons nos positions sous un très dur marmitage. Le Chef de bataillon TRAMUSET, commandant la Légion russe, venant d'être tué, le Commandant HIPPEAU reçoit l'ordre de prendre le commandement du groupement Russo-Malgache.

Il se porte sous un effroyable bombardement à son nouveau P.C., dans le chemin creux au Nord de Terny-Sorny où le rejoint, le lendemain matin, le Capitaine CAMPET, de l'E.M de la Division, venu pour recevoir ses desiderata. Le Capitaine ROSSIGNEUX prend le commandement du bataillon malgache et le Capitaine MARTINOF celui de la Légion russe.

La 3^e compagnie (Lieutenant DALCHE), seule, toujours chargée de maintenir la liaison avec la Division de droite, progresse avec celle-ci dans des conditions particulièrement difficiles et malgré la résistance acharnée de l'ennemi, jusqu'à dominer le vallon de Margival.

Dans la nuit du 3 au 4, le marmitage s'acharne sur le Sapin, dont il fait un enfer intenable. Dix fois, la ligne téléphonique est coupée entre le Sapin et le P.C. HIPPEAU. Chaque fois, avec un calme et une conscience admirables, les chasseurs malgaches téléphonistes sortent, recherchent la coupure, la réparent. Au petit jour, un obus de gros

calibre arrivant de plein fouet sur la cave qui sert d'abri, la fait effondrer. Plusieurs hommes de la liaison sont blessés, le P.C doit être abandonné.

Le 4, le bataillon progresse jusqu'à Sorny dont il occupe les creutes. Le Général DAUGAN et le Colonel BOUCHEZ viennent lui dire leur satisfaction. Cependant le général s'étonne de ne pas avoir vu, l'avant-veille, les prisonniers fait par les « Gaches » ; « Où sont-ils donc passés vos prisonniers ? » demande-t-il. De larges rires s'épanouissent tandis que des bras se dirigent vaguement vers l'arrière. Les Malgaches, ne pensant qu'à l'objectif à atteindre, voulant arriver là où leur chef leur a dit d'aller, n'ont pas eu un instant l'idée d'accompagner les centaines de feldgrau qui ont levé les bras devant leurs baïonnettes. Ceux-ci pressés de quitter la zone dangereuse et d'éviter aussi les « kakis » qu'ils redoutent, se sont défilés derrière le secteur d'attaque de la division de gauche par le ravin qui, de la Raperie de Terny aboutit à Juvigny. C'est dans ce village qu'ils se sont joints d'eux-mêmes aux prisonniers faits par nos voisins.

Le Général sourit et annonce aux chasseurs qu'il demandera pour eux une 3^e citation à l'Ordre de l'Armée.

Du 5 au 11, le bataillon malgache, constamment soumis à de violents bombardements, surtout toxiques, suit la 2^e Brigade qui, inlassablement, gagne mètre par mètre, sans souci des pertes, les avancées du Chemin des Dames.

Le 9 septembre, dans l'après-midi, le Général DAUGAN vient lui-même remettre aux Malgaches quelques fourragères envoyées pour eux par le Général MANGIN. Ce simple geste, dans un paysage lunaire d'une grandeur tragique, sous les obus qui éclatent à quelques pas, émeut profondément les chasseurs. Lorsque leurs regards, suivant celui de leur chef, distinguent à l'extrême horizon, au-dessus de la crête du Moulin de Laffaux la silhouette vague et grise de la cathédrale de Laon, tous comprennent que c'est là le but de la grande attaque entreprise, et chacun est décidé à terrasser une fois de plus l'adversaire.

Le 10, la 3^e compagnie occupe une crête dans Neuville-sur-Margival. Toute la journée, le bombardement fait rage sur le village. Vers le soir, la grande voûte, ébranlée, crève sous un obus de gros calibre et ensevelit sous sa masse 17 hommes dont 6 tués. Ce malheur n'atteint en rien le moral des chasseurs qui, dans la nuit, travaillent à dégager les blessés.

Dans la nuit du 11 au 12, le bataillon relève le bataillon JACQUESSON de la Légion au Nord de LAFFAUX. Le village, dont il ne reste plus trace, vient d'être enlevé de vive force par le 165^e R.I., malgré une résistance désespérée. C'est que notre avance maintenant le Chemin des Dames qui a coûté, l'année d'avant, 6 mois d'efforts continus et de pertes sanglantes. L'ennemi est décidé à tenir à tout prix sur cette position. Le plateau du Moulin de Laffaux s'étend devant nous, lugubre, sans un arbre, sans un brin d'herbe. S'il tombe, c'est la retraite forcée sur un large front, de l'Oise à Reims, et qui peut se changer en déroute. Le commandement nous demande encore ce rude effort. Les hommes, mis au courant de la tâche glorieuse, décident de vaincre. Malgré les pertes cruelles et les grandes fatigues de plus de 10 jours de lutte c'est avec entrain qu'on va « remettre ça ».

Les 12 et 13, des opérations de détails qui nous coûtent du monde, exécutées, après un arrosage par bombes de 57, par une section de chasseurs des 2^e et 3^e compagnies en liaison avec la 9^e compagnie de la Légion, ne réussissent pas à nous faire gagner une meilleure bas de départ.

Le 13, une véritable attaque, qui doit nous rendre maîtres du mamelon 8241, point d'appui très fortement tenu qui domine nos lignes, est lancée à 17 heures 30. Malgré des feux violents de mitrailleuses, la section de la 2^e compagnie ayant à sa tête le commandant de compagnie, le Sous-lieutenant MOSNIER, qui a voulu conduire lui-même cette opération délicate, réussit au milieu des pires difficultés, à établir un petit poste dans un boyau à 60 mètres de 8241. La section de la 3^e compagnie, sous le commandement de l'adjudant

DUBOURDIEU, est clouée au sol et ne peut progresser ; elle se replie dans sa position de départ, ramenant 19 hommes hors de combat.

Nous restons accrochés au rebord escarpé du plateau, avec un profond ravin derrière nous. N'importe, on ne s'arrête pas pour si peu.

Attaque du 14 Septembre.

Il s'agit d'enlever en profondeur toute l'ancienne position du Chemin des Dames jusqu'au Château de la Motte, puis, comme deuxième objectif, d'encercler et de faire tomber le village d'Allemant, allongé au fond d'un ravin. On poussera éventuellement jusqu'à l'Ailette.

La nuit du 13 au 14 est employée aux derniers préparatifs d'attaque. La première ligne est évacuée, pour permettre à l'artillerie de tranchée d'écraser sans relâche les points où la résistance s'est montrée la veille particulièrement vigoureuse.

A 5 heures 20, dans le brouillard d'un matin d'automne, les unités reprennent leur place sur la base de départ. Le silence solennel du 18 juillet est remplacé par le vacarme assourdissant de la préparation classique d'une grande attaque. C'est que cette fois, on ne peut compter sur la surprise. L'ennemi nous attend de pied ferme, il a l'avantage de la position et est décidé à nous barrer le passage coûte que coûte. Nous avons devant nous la garde prussienne et le 1^{er} régiment d'infanterie, le régiment du KRONPRINZ. La partie sera rude. Cependant, notre assaut surprendra véritablement le commandement allemand qui ne l'attendait pas de si tôt, ayant cru à une simple démonstration pour retenir son attention et immobiliser ses réserves. A 5 heures 50, les vagues d'assaut, toujours bien ordonnées, malgré le manque de cadres européens, les difficultés d'un terrain bouleversé et très accidenté, et le marmitage par obus toxiques, s'avancent derrière le barrage roulant.

En première ligne, les 2^e et 3^e compagnies, avec une section de mitrailleuses, ayant à leur gauche une compagnie de la Légion russe. En soutien, les 1^{re} et 4^e compagnies, avec une section de mitrailleuses et la 2^e compagnie de la Légion russe.

A droite du bataillon, une section et demie de la 4^e compagnie, une section de mitrailleuses, et un peloton du 165^e R.I. sont chargés de maintenir la liaison avec la division de droite (29^e D.I.).

Toute cette masse fonce en avant en serrant sur la tête et déjoue le barrage allemand qui, trop long de quelques mètres, se déclenche juste derrière elle.

La 2^e compagnie (Sous-lieutenant MOSNIER) lance une section appuyée par une section de la 3^e compagnie et un groupe de la Légion russe, sur le centre de résistance 8241, mamelon tragique, clef de la position attaquée par la D.M. qui depuis 3 jours crache la mort dès qu'un mouvement se dessine. Cette fois, pris de court par la soudaineté de l'attaque, il est submergé par les chasseurs, et ses mitrailleuses se taisent presque sans avoir tiré. Les trois autres sections débordent 8241 par le Sud et enlèvent d'un bond la tranchée du Rossignol. Les occupants affolés s'enfuient vers le Nord. La compagnie continue sa progression, enlève méthodiquement toutes les tranchées qu'elle rencontre, nettoie les abris et fait des prisonniers.

A 7 heures 30, conduite droit au but par son chef, elle atteint le Château de la Motte que notre artillerie, ignorant la rapidité de notre avance, bombarde toujours. Elle s'installe le long de la voie de 60. A 9 heures, rejoints par la Légion russe, les Malgaches traversent la voie sous un violent tir de barrage et, s'engageant dans un boyau, suivent le bord de la crête qui longe le ravin au nord d'Allemant, réalisant l'encercllement du village. La liaison se fait à

gauche avec le bataillon MAIRE de la Légion. La progression ne peut continuer car, sur la gauche, la vallée Guerbette résiste avec acharnement à la poussée de la 2^e Brigade, et les nôtres sont déjà très en avant de ce point. A 18 heures 45, l'ennemi lance une violente contre-attaque venant de l'abri de la cote 156. Légionnaires et Malgaches la clouent sur place et passent la nuit dans la brousse, sous un dur marmitage toxique.

De son côté de la 3^e compagnie (Sous-lieutenant DALCHE) qu'une section de la 4^e rejoint presque aussitôt tombe, dès le départ, sous le feu des mitrailleuses de 8241 qui la prennent de flanc. Le commandant de compagnie qui a déjà fait preuve d'une rare énergie dans la tâche ardue d'assurer la liaison avec la Division voisine du 2 au 5, entraîne son monde et enlève la tranchée du Rossignol.

Bientôt 8241 tombe et la progression devient dès lors moins dure. A 8 heures 10, la compagnie atteint la crête au nord d'Allemant. La mitrailleuse du caporal JAVELONA, que ce dernier conduit admirablement depuis plusieurs jours faute d'Européens, se met aussitôt en batterie et arrose les fuyards dans le ravin. Le mouvement est arrêté et l'on s'organise sur place.

La Légion russe à la tête de laquelle marche son chef, le jeune Capitaine MARTINOF, superbe d'entrain et de bravoure, enlève toute une série de tranchées que la compagnie de soutien nettoie au passage. A 9 heures, elle rejoint les camarades malgaches de la 2^e compagnie, enlève avec eux le Château de la Motte et s'installe dans la tranchée qui relie le Château à la vallée Guerbette, vers le Nord. Elle y subit sans broncher, pendant toute la journée, un marmitage fou, sans un abri sérieux. Le Capitaine MARTINOF rejoint le Capitaine ROSSIGNEUX, installé avec sa liaison à proximité du Château. Tous deux remettent de l'ordre dans les unités de première ligne quelque peu mélangées. Un compte rendu est envoyé au Commandant du groupe qui a transporté lui-même son P.C. vers 8641, dans la position boche qui vient de tomber.

Le Sous-lieutenant MARTIN, en soutien (1^{re} compagnie), a fait coller sa troupe si exactement derrière la première ligne que le barrage ennemi, déclenché à 5 heures 50, cinq minutes après le départ de l'attaque, arrive trop tard et éclate en arrière, ne causant aucune perte. Les chasseurs, joyeux de cet heureux début, s'élancent et font aussitôt des prisonniers. Des mitrailleuses se révèlent, mais les servants s'affolent devant l'ardeur des nôtres, leurs mains doivent trembler, agrippées aux deux poignées, car le tir n'est pas ajusté.

Cependant la droite de la compagnie est arrêtée devant la tranchée des Fruty. Les grenadiers du KRONPRINZ ne veulent pas céder et s'accrochent avec l'énergie du désespoir. La gauche, intelligemment conduite par le sergent COUTANT, progresse jusqu'à distance de lancement de V.B. et couvre la tranchée de projectiles. Au bout de dix minutes, le commandant de compagnie sentant que la résistance faiblit, fait cesser le feu et envoie aux occupants un prisonnier pour les engager à se rendre. Un instant après, voyant l'inutilité de leur sacrifice et pour avoir la vie sauve, 150 Prussiens avec 2 Officiers, font « KAMARAD » à la grande joie des Malgaches. A 11 heures, la 1^{re} compagnie atteint le Château de la Motte, puis le boyau d'Allemant, où elle fait la liaison avec la Légion russe et se réorganise.

La 4^e compagnie (Sous-Lieutenant SAINT-ETIENNE) qui a détaché une section et demie de liaison avec la Division de droite, suit au départ la 3^e compagnie qu'elle rejoint presque aussitôt et participe dès cet instant à sa progression. Quelques chasseurs de la 4^e, en compagnie de l'inévitable légionnaire qui flaire toujours les bonnes affaires, et de quelques poilus du 165^e R.I. arrivent les premiers à la Grande Creute au Sud du Château de la Motte, signalée comme pouvant abriter un gros effectif. Un mouvement insolite attire en effet leur attention : on s'approche doucement : des Boches ! Aussitôt le légionnaire prend la direction de l'opération : « Toi, avec ta machine à secouer le paletot — s'adressant à un F.M. de chez nous — devant l'entrée, et veille à leur en mettre un coup s'ils brochent. Les autres, de chaque côté, pour faire la haie et rendre les honneurs à ces Messieurs. »

Puis, superbe de toupet, il somme les occupants de se rendre. Ceux-ci, après quelques hésitations, se croyant cernés par une troupe nombreuse, se décident à jeter pas les armes. Les nôtres pénètrent dans la Creute et découvrent un bataillon entier, avec l'état-major du régiment et une ambulance, plusieurs centaines d'hommes qui, piteusement, les bras en l'air, s'acheminent vers nos arrières en guidant docilement leurs vainqueurs par un itinéraire souterrain qui leur évite la marmite malheureuse de la dernière heure.

Le détachement de liaison (une section et demie de la 4^e compagnie, commandée par le sergent major THOMACHOT, et une section de mitrailleuses, avec le sergent ALLAIN), accolé à un peloton du 165^e R.I., progresse à la droite du bataillon. A 9 heures, après avoir traversé Allemant infecté de gaz, puis une prairie au-delà du village, il parvient, à mi-pente de la crête à l'Est d'Allemant. N'étant pas soutenue, isolée à 1 kilomètre en avant de la ligne générale, cette fraction reçoit l'ordre de se reporter à 600 mètres en arrière vers le lavoir et de maintenir la liaison avec le régiment de droite. Elle passe toute la journée et la nuit suivante dans une prairie basse couverte d'une nappe de gaz. Ne connaissant que la consigne, les hommes tiennent dans cet air irrespirable, conservant leur masque de longues heures. La plupart, grièvement atteints par le poison, seront évacués les jours suivants.

Dans cette longue journée de lutte, le bataillon encore éprouvé, s'était payé avec plusieurs centaines de prisonniers, un canon, 21 mitrailleuses et un énorme matériel abandonné par l'ennemi en fuite.

Pendant cette période de deux semaines de combats acharnés où chaque jour amenait de nouvelles pertes, le service de santé, organisé par le Médecin-Chef du bataillon, le Dr GAYOT, au milieu de difficultés de toutes sortes (bombardements toxiques journaliers, tirs indirects de mitrailleuses, manque de moyens, difficultés de transport dans un terrain très difficile) fonctionna sans relâche et fut à la hauteur de sa très lourde tâche. C'est par centaines que les blessés de tous les corps engagés furent pansés et transportés pendant des kilomètres par quelques hommes soutenus par l'exemple d'un chef d'un inlassable dévouement.

Le soir du 14, les objectifs étaient atteints et les troupes les plus réputées de l'armée allemande avaient trouvé leurs maîtres. Mais la Division est à bout, exténuée par près de trois semaines d'efforts incessants et de durs combats, avec un ravitaillement précaire, dans une atmosphère et sur un terrain empestés par l'ypérite. Les effectifs ont fondu et le commandement décide de donner à la D.M un repos bien gagné. Nous n'aurons pas le bonheur d'entrer à Laon, mais le plus gros est fait. Le pivot de la résistance boche a sauté sous notre effort opiniâtre, les camarades pourront passer.

Après avoir contribué, le 15, à repousser avec le 7^e Tirailleurs, une contre-attaque ennemie s'avançant de la gauche sur la vallée Guerbette, le bataillon est relevé dans la nuit du 15 au 16 par deux bataillons du 49^e R.I. Les Malgaches s'en vont au bois de Beaumont, qu'ils ont enlevé deux semaines plus tôt et se retrouvent dans le calme d'un paysage familier. Après une nuit de repos, l'ordre arrive de se rendre par étapes aux environs de Paris, dans la région de Meaux. Malgré la fatigue, chacun rêvant des délices d'un séjour à deux pas de la capitale, entame vaillamment la route.

Entre-temps, nous recevons un ordre qui, pour éviter la confusion qui se produirait entre le 1^{er} bataillon de chasseurs malgaches et le 1^{er} bataillon de tirailleurs malgaches, rend son numéro à l'ancien 12^e. Le bataillon prend le titre de « 12^e bataillon de chasseurs malgaches » (1)

Durant la période du 2 au 16 septembre, les pertes du bataillon avaient été de 8 officiers tués ou blessés, 479 Européens et indigènes tués ou blessés. Les Malgaches avaient gagné une nouvelle citation à l'ordre de la Xe Armée, *la troisième en moins de 4 mois*.

(1) Note du Ministère de la Guerre, N° 13 770 1/8 du 2 septembre 1918.

ORDRE DE LA Xe ARMÉE N° 347 EN DATE DU 10 NOVEMBRE 1918.

Est cité à l'Ordre de la Xe Armée.

Le 12^e bataillon de chasseurs malgaches.

Bataillon magnifique qui, sous l'énergique commandement du Chef de Bataillon HIPPEAU, s'est signalé au cours des opérations du 28 août 1918, par son mordant, sa vigueur, sa tenacité et le bel esprit de sacrifice qui l'anime.

Le 2 septembre, malgré des feux nourris de mitrailleuses qui le prennent de flanc et de front, il emporte de haute lutte les organisations du village de Terny-Sorny, y fait plus de 200 prisonniers et s'y maintient malgré de violentes contre-attaques.

Le 14 septembre, poursuivant un effort qui ne s'était pas démenti depuis 12 jours, il s'élance à l'attaque des positions ennemies solidement tenues ; dans un élan superbe, irrésistible, il submerge tout un système de tranchées fortement organisées et défendues par les meilleures troupes ennemies, fait plus de 200 prisonniers et capture un énorme matériel.

Séjour à Barbonville (Meurthe-et-Moselle).

A mesure que les kilomètres du front, les visions de sang et de sol bouleversé font place peu à peu à une sensation de bien-être et de douceur accrue par la fraîcheur et la grâce du pays que nous parcourons.

Après avoir cantonné le 17 à Montois, le bataillon fait une étape entière sous les magnifiques futaies de la forêt de Villers-Cotterets et couche le 18 à Oigny. Le lendemain, il s'installe à Penchard et à Grégy, jolis villages qui dominent la Marne, à moins d'une lieue de Meaux.

Comptant sur un séjour assez prolongé, chacun prend ses aises, et l'on commençait à se laisser aller aux douceurs du far-niente, libéralement accordé pour une grande semaine, lorsque le 24, l'ordre arrive d'embarquer pour une grande semaine, lorsque le 24, l'ordre arrive d'embarquer en chemin de fer à la gare de Trilport, direction de l'Est. Les sacs sont bouclés, chacun dit adieu aux hôtes avec lesquels il sympathisait déjà, et le 25, le bataillon déparque à Blainville-sur-L'Eau (Meurthe-et-Moselle), sur la ligne de Nancy à Lunéville. Le cantonnement de Barbonville lui échoit.

Dès les premiers jours, l'instruction est reprise, les hommes sont rééquipés, les équipages remontés ; de fréquentes marches sont faites, à la tombée du jour, vers les lignes et à dessein aux vues des avions boches. L'on sent qu'il se passera sous peu du nouveau dans la région.

Le Colonel GARBIT, fidèle à son habitude de voir ses Malgaches après chaque affaire où ils ont signé de leur sang de nouveaux succès, passe en revue le bataillon, décore de nombreux chasseurs et peut féliciter leur chef et ses officiers de la belle tenue et de l'allure souple et martiale de leurs hommes.

Le secteur de Champenoux.

Le 11 octobre, le bataillon se porte sur La Neuvelotte à 8 kilomètres en avant de Nancy. Dans la nuit du 12 au 13, formant avec la Légion russe un groupement tactique, il relève dans le sous-secteur de Champenoux le 150^e R.I. Les Malgaches tiennent les lignes au-

dessus de la vallée de la Seille, en avant de Mazerulles. Les compagnies de soutien occupent une partie de la forêt de Champegnoux. Le secteur est calme et, tout en faisant de nombreuses reconnaissances sur la Seille et sur la gare de Moncel, et en exécutant des travaux dans les points d'appui, les chasseurs continuent leur instruction en vue de l'offensive prochaine.

Il est clair, en effet, qu'une attaque de grande envergure se prépare. De nombreuses batteries lourdes s'acheminent vers leurs positions, des P.C. de combat sont construits, les voies étroites sillonnent la région, le tout caché sous de savants camouflages.

Le moment est venu de donner le coup de grâce à l'ennemi et de précipiter la retraite qui se dessine déjà dans le Nord.

Le 25, le séjour est attristé par la perte d'un brillant officier, le Sous-lieutenant MELERA, officier de renseignements du corps, tué d'une balle au cœur, au cours d'une reconnaissance en première ligne aux abords du Four à Chaux. La mort de ce vaillant et très sympathique camarade qui avait conquis l'affection de tous en quelques jours, vient clore la longue liste des braves tombés au champ d'honneur devant l'ennemi.

Le 28, relevés par la Légion étrangère, nous cantonnons à Seichamps et à Laneuvelotte.

Le 29, un bataillon de chacun des corps de la D.M. prend les armes. Devant le front des troupes, massées en plein champ. Devant le front des troupes, massées en plein champ, à l'est de Cercueil, le Général DE CASTELNAU, commandant le groupe d'armées, remet aux Malgaches la fourragère aux couleurs du ruban de la croix de guerre, qu'il attache au fanion de bataillon présenté par le Chef de Bataillon, après la lecture de nos deux premières citations par le Général DAUGAN. Un défilé aux sons de l'Hymne de l'infanterie de marine, termine cette cérémonie d'une émouvante simplicité.

Les quelques jours passés en deuxième ligne sont employés à mettre sur pied une 6^e compagnie de mitrailleuses, dont les éléments sont fournis par le C.I.D. cantonné aux portes de Nancy. Le 31 octobre, ces deux unités sont constituées. Le 12^e bataillon de chasseurs malgaches compte alors 5 compagnies de combat, deux compagnies de mitrailleuses, et deux pièces de 37 millimètres, plus un C.I.D. de plus de 900 hommes. Son effectif combattant atteint d'un régiment à deux bataillons.

En même temps, grâce aux subsides que le Général DAUGAN met généreusement à la disposition du Chef de Corps, une fanfare comptant 18 musiciens européens est formée en trois jours.

Avec l'imposante clique et les fifres indigènes que nous possédions déjà, les Malgaches pourront faire, en musique, leur marche victorieuse vers le Rhin.

Le 11 novembre, à 3 heures, alors que l'offensive de Lorraine était prête à se déclencher, irrésistible, le bataillon est alerté. A 6h 30, nous apprenons que l'ennemi, comprenant les conditions de l'armistice. Peu après, le Général DAUGAN et le Colonel BOUCHEZ viennent confirmer officiellement la nouvelle, non sans distribuer, à leur habitude, quelques douceurs aux poilus.

TROISIEME PERIODE

LA MARCHE AU RHIN

En Lorraine reconquise.

Le 17 novembre, par un matin radieux, le soleil sanglant monte dans un ciel sans tache, un froid sec fouette agréablement le sang. Les Malgaches descendent en chantant la route qui, de nos positions enfin délaissées, mène par delà l'ancienne frontière, vers la Lorraine reconquise.

Dans la vallée, la Division traverse Moncel, malheureux village dont les Boches, ne pouvant l'occuper, ont fait une ruine, puis la Seille sur un pont de fortune jeté à la hâte par le génie. Quelques pas plus loin nous atteignons l'emplacement où se dressait jusqu'à ces derniers jours, le poteau frontière déjà arraché. Alors, une joie profonde, mâle et simple, étreint les poitrines et serre les gorges. Ces milliers d'hommes de tous les âges, de tous les conditions, oubliant quatre années de souffrances, de misère et quelquefois de doute, sont justement fiers de rendre à la Patrie une province française restée fidèle, malgré un demi-siècle de séparation.

Et voilà que sur la route qui court maintenant à travers les positions allemandes, viennent au devant de nous les annexés de Château-Salins et des environs. Les femmes portent le gracieux bonnet, piqué d'une cocarde tricolore fabriquée à la hâte, les enfants ont pillé les jardins de leurs dernières fleurs et nous les tendent en souriant, heureux de voir enfin ces soldats de France dont on leur a tant parlé à la veillée. Tout ce monde est vraiment étonné de la belle mine et de l'allure superbe de nos poilus. On a tellement fait pour les tromper sur notre situation ! Un vieux paysan qui a vécu l'autre guerre et qui n'a jamais perdu sa foi dans la revanche, s'écrie les yeux embués de larmes : « Je disais bien que c'étaient des mentous ! » (Menteurs).

Accompagnés de ces braves gens, nous finissons la première étape en pays reconquis et nous cantonnons le soir à Sallornnes, où quelques habitants, évacués six semaines plus tôt, en prévision de notre attaque, et rentrés la veille, nous font, malgré leur dénuement, un touchant accueil.

Le lendemain matin la marche est reprise. Tout le long de la route, aux arbres défeuillés pendent, accrochés par la banderole, des centaines de boîtes à masques. Les fossés sont jonchés de sacs, de casques, de fusils jetés pêle-mêle par un troupeau sans discipline. Ce spectacle d'une retraite qui ressemble à une fuite en désordre est la meilleure preuve que l'ennemi n'a cédé que lorsqu'il était à bout, acculé au désastre.

A l'entrée de Château-Salins, averti que le Général commandant la D.M. est là, le bataillon fait halte, le temps de rectifier la tenue. A 8 heures, musique en tête, fanions au vent, la tête haute, les Malgaches font leur entrée dans la ville pavoisée et défilent devant le Général DAUGAN, entouré de son état-major, au milieu d'une foule accourue de toute part, et qui acclame sans fin libérateurs.

Dès lors, les chasseurs malgaches marchent parmi les ovations et leurs fleurs. Sur tout leur passage, les villages sont pavoisés, les cloches sonnent à toute volée ; on sort les vieux drapeaux conservés depuis 1870, Dieu sait aux prix de quelles russes ! Les femmes en ont confectionné de neufs avec des draps, des robes, des rideaux.

Le bataillon traverse Vuisse et cantonne, en deux groupes, à Guebling (groupe CHABREDIER, 2è, 4è, 6è, C.M/2) et Bourgaltruff (état-major, groupe JACOB, Ière, 3è et C.M/1) où il prend deux jours de repos. Le beau temps permet à la fanfare de donner un concert en plein air sur la place de l'église de Bourgaltruff. Toute la population est là, en

costumes de fête, écoutant dans un silence religieux les airs de France et la Marseillaise que les anciens du pays, revivant leur jeunesse, accompagnent de leurs voix cassés.

Le 21, par une température très basse (10° au dessous de 0) les chasseurs ne sentant pas la morsure du froid traversent Marimont, Nebling, Albersdorf, d'un pas relevé qui fait sonner le sol durci par la gelée. Partout nous trouvons le même accueil chaleureux, la même émotion à voir enfin ces régiments si longtemps attendus. A Ismingen, où l'on fête la Légion qui y cantonne, les jeunes filles, charmantes dans leur pittoresque costume, viennent au devant des chasseurs et leurs offrent les dernières fleurs de la saison. A Kappelklingen, les maisons sont toutes décorées de guirlandes tricolores ; un immense drapeau flotte sur le clocher, et c'est au milieu des vivats que le bataillon défile devant les notables du pays, assemblés sur la place la Mairie. Le soir, repos à Schweitz, Steinbach, Wintweiler et Geublange.

Le 22, toujours par le même temps frais et ensoleillé, ne sentant pas la fatigue dans cette atmosphère d'enthousiasme et de sympathie, les Malgaches sont fêtés à leur passage à Herbitzheim, à Veidesheim. On fait la grand'-halte près de ce village.

A la sortie d'un bois, nous apercevons à quelques centaines de mètres, les maisons d'Achen, où nous devons cantonner. Une bande d'enfants accourent à notre rencontre les mains chargées de fleurs. Avertis de notre arrivée par les cyclistes toujours lancés en avant pour éclairer la marche, ils crient de toutes leurs forces : « Vivent les Malgaches ». Les petites filles nous embrassent à qui mieux mieux, et tout fiers, entourant la musique, les gosses font avec le bataillon leur entrée dans le village.

Le 25 novembre, le bataillon quitte le plateau lorrain aux molles et longues ondulations, parsemé de bois et d'étangs, et entre dans un pays plus accidenté, plus pittoresque, coupé de vallées profondes que dominant des collines couvertes de sapins. A Wiesweiler les deux groupes se séparent.

Le groupe Jacob va cantonner à Obergailbach, le groupe CHABREDIER, avec l'état-major, arrive à 10 heures à Bliesbrucken, gros bourg coquettement construit sur les deux rives de la Blies, rivière claire et vive, dans un cadre charmant de prairies et vergers. Nous atteignons ici la frontière d'avant 1870. Il semble que cette population, au contact direct de l'étranger, gardienne en extrême avant-garde de la tradition française, a conservé, plus chevillés au cœur, et plus forts encore, son patriotisme et sa foi.

Sous un soleil qui prodigue ses pâles rayons, les chasseurs font une entrée superbe dans un village abondamment pavoisé et fleuri, au milieu d'ovations enthousiastes. Ils passent sous un arc de feuillage qui porte, inscrit sur ses côtés : « Vive la France » et « Soyez les bienvenus » et font halte sur la grande place. Le maire du pays, ancien maréchal des logis de cavalière légère, portant sur sa poitrine la Médaille commémorative de 1870, exprime au Chef de bataillon toute sa joie de voir enfin arriver après un demi-siècle de vexations et d'oppression, la grande récompense, la libération définitive.

Le lendemain, une grande fête est organisée par la municipalité qui reçoit solennellement le chef de bataillon et ses officiers. Le conseil municipal et les principaux notables, entourés de très nombreuses jeunes filles en costume de Lorraine, et de toute la population attendaient le Commandant HIPPEAU.

Le maire, tête nue, s'avance à sa rencontre et lui souhaite la bienvenue, ainsi qu'à ses officiers, au nom de la population de Bliesbrucken.

La Marseillaise si longtemps interdite, est écoutée dans un recueillement profond ; puis, chaque officier conduisant une jeune fille, le cortège gagne la salle du vin d'honneur ornée de faisceaux de drapeaux et de guirlandes de feuillage.

Le maire conduit le chef de bataillon à la place qui lui est réservée et, d'une voix entrecoupée par l'émotion, adresse au Chef Français l'hommage de la ville de Bliesbrucken. En quelques mots trouvés dans son cœur de vieux soldat, il dit la gratitude des Lorrains qui,

animés d'une foi inébranlable et d'un loyalisme obstiné, n'ont jamais cessé de croire en la victoire. Ils voient enfin en ce jour tant désiré se réaliser leur vœu le plus cher, celui de redevenir Français et d'être réunis pour jamais à la Patrie Française.

Il termine en levant son verre à la France et à la Lorraine libérée.

A son tour une belle jeune fille, au pur profil de médaille traduit de touchante façon la pensée de toutes ses compagnes.

« J'ai l'honneur et le suprême bonheur de vous exprimer le salut de toutes mes compagnes. Le sang sublime versé pour nous resserre les liens qui toujours nous attachaient à la France. Merci encore à vous, glorieux survivants, ainsi qu'aux héros morts pour la sainte cause. *Amis si chers à nos cœurs soyez les bienvenus* ».

Le commandant HIPPEAU se lève et, au milieu d'une émotion que personne ne songe à dissimuler, remercie le maire et les habitants de cette réception qui, dit-il, est la récompense des efforts et des souffrances supportées pendant la campagne. Il dit ensuite toute notre gratitude à la jeune Lorraine qui nous a, de si gracieuse façon, apporté le salut de la jeunesse et l'embrasse.

Des hurrahs et des acclamations frénétiques se mêlent aux accents de la *Marseillaise* qui clôture la réception officielle. Mais le soir de vieilles bouteilles soustraites à la convoitise et aux perquisitions allemandes sortent de leurs cachettes en l'honneur de nos soldats, et de chaque maison s'envolent les joyeux refrains de France. La nuit venue les fenêtres s'illuminent comme par enchantement, et les chasseurs malgaches, fraternellement mêlés à la population qui leur fait fête, suivent en chantant la somptueuse retraite aux flambeaux qui se déroule à travers les rues. Un bal donné dans la salle où avait eu lieu la réception prolonge la fête fort avant dans la nuit.

Le bataillon séjourne à Bliesbrücken jusqu'au 1^{er} décembre, gâté par ses hôtes, dont la franche sympathie s'est vite changée en amitiés. A notre départ de jolis yeux se sont mouillés de larmes.

LE PALATINAT

A deux kilomètres de Bliesbrücken se dresse le poteau frontière rayé de bleu et de blanc, aux couleurs Bavaroises. Le bataillon entre dans le Palatinat. Le rêve de toute une génération se réalise enfin, nous foulons le sol Germain, l'humiliation de l'invasion Prussienne est effacée.

Reinheim, Gusheim, Bliesdalheim, Meibach, Webenheim, regardent passer les Malgaches avec plus de curiosité que de malveillance. Aucune hostilité dans les regards, mais derrière les volets entr'ouverts, plus d'une femme pleure, les nerfs vaincus par le chagrin et par la honte de l'occupation ennemie.

A Einod, la population nous fait un accueil réservé, mais se met de bonne volonté à notre disposition pour préparer le cantonnement, habituée à une stricte obéissance vis-à-vis de toute autorité militaire. L'ennemie se soumet aux lois de la défaite.

Le 2 décembre sous un soleil magnifique- c'est l'anniversaire d'Austerlitz- les Malgaches impeccables, astiqués, allant d'un pas allègre, traversent Hombourg au milieu de la population qui se presse sur leur passage, et défilent devant le Colonel Bouchez commandant la Brigade.

Par Kashofen, Rosenkopf, Martinshöhe, les compagnies vont s'installer Knoppe, Lebach et Gerardsbrunn où elles prennent deux jours de repos, recevant toujours un accueil réservé mais absolument déférent.

Au départ le bourgmestre de Lebach délivre au commandant de l'unité qui a cantonné dans son village un certificat de bien vivre constatant la tenue irréprochable des Malgaches,

« particulièrement à l'égard des femmes » mot qui laisse voir la satisfaction étonnée de ce fonctionnaire allemand qui avait tout craint de la part des nôtres pour ses administrées.

Le 5 décembre, passage à Landstul. Dans l'après-midi les chasseurs, au milieu d'une foule énorme qui envahit les rues, traversent Kaiserslautern, musique en tête, soutenant pendant près de trois kilomètres un pas relevé qui les mène à l'autre bout de la ville où ils cantonnent dans les casernes neuves.

Le 6, le bataillon s'enfonce dans la région boisée montagneuse, déserte de la Hardt et arrive à 11 heures à Hochspeyer où le Colonel BOUCHEZ, entouré de son état-major avec le Commandant GARIBALDI, représentant le Général FAYOLLE, assiste à une entrée dans une forme impeccable, la vallée résonnant des éclats de 30 clairons et basses et de la fanfare.

Le 7, passage à Frankenstein et débouché dans la plaine de Bad Durkheim.

Le 8 décembre, par Freinsheim, Hessheim, et Nievesheim, le 12^e bataillon de chasseurs malgaches vient déferler au bord du Rhin à Bobenheim et Roxheim, à 4 kilomètres au Sud de Worms, la vieille ville historique du grand duché de Hesse.

C'est la dernière étape de sa marche triomphale en pays occupé. Mais, loin de mourir là, comme la vague épuisée qui n'a plus la force de livrer assaut au rivage, il se tient constamment en haleine, toujours prêt à s'enfoncer jusqu'au cœur de la vieille Allemagne.

A tour de rôle, les compagnies montent une garde vigilante à Mittelbusch, sur la rive même du Rhin où chaque chasseur tenant la promesse qu'il s'était fait, vient boire dans le creux de sa main quelques gouttes de cette eau payée de tant de sang.

A la fin de décembre, étant donnée l'importance des effectifs dont il dispose, le chef de corps reçoit l'ordre de préparer la transformation de son unité en régiment à 3 bataillons. Le 1^{er} Janvier 1919, le 12^e bataillon de chasseurs malgaches ».Le même jour son premier bataillon, comprenant les 1^{re}, 3^e, 4^e compagnies et la C.M/I sous les ordres du Capitaine ROSSIGNEUX est appelé à l'honneur de traverser le Rhin à Ludwigshafen et va occuper Neckarvortstadt, un faubourg de Mannheim sur la rive droite du Neckar, en extrême pointe des armées françaises.

Le détachement est chargé, avec un bataillon du 8^e zouaves, de recevoir nos prisonniers rentrant de captivité. Le 16 janvier le Chef de Bataillon HIPPEAU passe le commandement du régiment au Lieutenant- Colonel SAUTEL, remplacé lui-même peu après à la tête des chasseurs par le Lieutenant-colonel LE DUC.

Venu en France comme travailleur, et amené par les circonstances à être utilisé comme combattant, le Malgache a dépassé de beaucoup les espérances fondées sur lui. Intelligent, et d'esprit ouvert, il a le sentiment du devoir très développé, il s'est assimilé très rapidement et parfaitement toutes les spécialités de la guerre actuelle.

Mais c'est comme combattant proprement dit qu'il fut une véritable révélation, attestée par de nombreuses et véritables révélations, attestées par de nombreuses et très belles citations individuelles et par les trois citations à l'ordre des VI^e et Xe armées, conquises en moins de quatre mois par le 12^e bataillon de chasseurs malgaches.

Après avoir eu l'honneur d'être incorporé, au cours des opérations les plus dures et les plus décisives de la guerre, à la Division Marocaine, les chasseurs voient consacrer leur jeune gloire le 11 Mars 1919.

Ce jour là, par un soleil radieux, le régiment en tenue de guerre est massé sur la Ludwigsplatz à Ludwigsafen face à Rhin et à l'Allemagne vaincue. En présence des délégations de chacun des corps de la Division, les chasseurs, étreints d'une sainte émotion, figés dans une immobilité où seuls vivent les éclairs jetés par mille baïonnettes, se voient remettre le Drapeau que la France confie à leur garde.

Dans un silence religieux, ils écoutent la voix claire d'un des leurs qui traduit dans leur langue l'ordre du Général commandant l'Armée, fixant en quelques mots les titres qu'ils se sont acquis comme artisans de la Victoire.

CHASSEURS MALGACHES !

Je vous remets aujourd'hui aux bords du Rhin, le Drapeau du 1^{er} régiment de chasseurs malgaches ; la France le confie à votre garde.

C'est un grand honneur qui vous est fait ; vous l'avez mérité en marchant sur les traces et en vous montrant dignes de vos anciens de la Division Marocaine, zouaves, tirailleurs algériens, légionnaires aux fourragères rouges.

Vous êtes tard venus dans la guerre, et déjà votre jeune gloire resplendit d'un éclat que peut vous envier maint vétéran de toutes nos campagnes ; de même que le faucon en quelques battements d'ailes s'élève jusqu'aux cieux, ainsi en quelques mois seulement vous avez gravi les échelons de la renommée. Qu'eût-ce été si plus tôt vous étiez entrés dans la bataille ? Les plis de votre Drapeau ne seraient pas assez larges pour contenir la liste de vos victoires !

Au mois de mai 1918, lorsque, dans les heures tragiques, la France subissait les formidables assauts d'un adversaire acharné à sa perte, vous avez été brusquement jetés à l'encontre de l'envahisseur et pendant 7 jours vous avez opposé à ses vagues innombrables le rempart de votre héroïque courage et de votre indomptable valeur.

Et lorsque après avoir arrêté le flot de l'ennemi menaçant, il s'est agi de le refouler, vous lui avez porté le 18 juillet, près de Soissons, les plus rudes coups.

Puis vous acharnant à la victoire vous l'avez forcée les 2 et 14 septembre.

Tels sont vos « Honneurs ». Ils s'appellent Bois du Châtelet, Dommiers, Terny-Sorny, Allemant.

Vous les pourrez faire inscrire sur la soie de votre Drapeau ; ils vous rappelleront vos exploits ; ils les diront à ceux qui seront après vous chargés de la garde de cet emblème sacré d'une Patrie que dans votre île lointaine vous aviez donné votre cœur, mais à qui vous venez de donner généreusement votre sang, vous acquérant ainsi des titres définitifs à son affection et à sa protection. Désormais vous faites partie de la grande Patrie française !

Friesenheim, 22 septembre 1919.

Tableau d'Honneur

Noms des Officiers tués, blessés et disparus.

Noms et PRENOMS	GRADE	OBSERVATIONS
I.OFFENSIVE DE MAI 1917, VAUXAILLON, AISNE (5 MAI 1917)		
MM. GIOCANTI Marie-Joseph	Blessés : Capitaine commandant la 3 ^e compagnie	Blessé le 5 mai 1917 au Mont-des Singes (Aisne)
II.RETRAITE DE L' AISNE (29 MAI AU 4 JUIN 1918)		
GROINE Régis-Louis	Tués : Chef de bataillon commandant le 12 ^e Bataillon de tirailleurs malgaches.	Tué le 31 mai 1918 au Bois-du-Châtelet (Aisne)
MAUXION Marius-Olivier...	Lieutenant.	Tué le 30 mai 1918 à Rocourt-Saint- Martin
CORNU Emile.....	Sous-lieutenant.	-----
GALTIE Lucien- Gilles.....	Blessés : Capitaine commandant la 1 ^{re} compagnie.	Blessé le 2 juin 1918 à Marigny (Aisne).
JACOB Jean-Baptiste	Lieutenant.	Blessé le 30 mai 1918 à Rocourt-Saint- Martin (Aisne)
D'ORTOLI Antoine	Lieutenant.	Blessé le 31 mai 1918 à la Ferme de Grisolles.
III.CONTRE-OFFENSIVE DE L' AISNE (JUILLET 1918)		
DEMANDE Albert-Etienne....	Blessés : Sous-lieutenant.	Blessé le 18 juillet 1918 à Dommiers (Aisne).
PILOT-DEBIENNE Henri.....	Sous-lieutenant.	Blessé le 20 Juillet 1918 à Chazelles (Aisne)
IV.OFFENSIVE DE L' AISNE (du 28 AOUT AU 17 SEPTEMBRE 1918 à TERNY-SORNY) (Aisne)		
LOUSTAU Maurice- Alphonse....	Blessés : Capitaine commandant la 3 ^e compagnie	Blessé le 02 Septembre 1918 à Terny- Sorny(Aisne).
RASQUIN Louis-Eugène.....	Sous-lieutenant.	-----
VALENTINOIS Jules-Louis LAURENT Louis-Edouard	Sous- lieutenant Sous-lieutenant	----- Blessé le 14 Septembre 1918 à Allemant et décédé des suites de ses blessures.

CHABREDIER Augustin- Michel-Eugène....	Blessés : Capitaine commandant la 2 ^e compagnie	Blessé le 02 Septembre 1918 à Terny- Sorny(Aisne).
PHILIP Louis.....	Lieutenant commandant la 4 ^e compagnie.	-----
GOULLARD Gustave- Armand-Pierre	Sous- lieutenant	-----
LANFRANCHI Antoine	Sous-lieutenant	-----
IV.OFFENSIVE DE LORRAINE (OCTOBRE 1918)		
MELERA Timothée....	Tués : Sous-lieutenant	Tué le 26 octobre 1918 à Mazerulles

Noms des militaires du Régiment tombés sur le champ de bataille depuis le 7 avril 1917
(Date de son arrivée dans la zone des armées)

NUMEROS MATRICULES	NOMS ET PRENOMS	GRADE	DATE, LIEU DE LA MORT
OFFENSIVE DU 5 MAI 1917			
098	POULET Remy-Mathieu. . . .	Adjudant-chef	Tué le 05 mai 1917 à Vauxaillon (Aisne)
21/4615	CHOPIN André	Sergent	-----
2733	RABE 4.....	-----	-----
2981	FABANTSOA.....	Caporal	-----
11579	IVALIANDRO	-----	-----
15303	RANDRIAMANANA	2 ^e classe	-----
15280	RALAIZANAKA 6	-----	-----
1098	RANARY Marc	-----	-----
15258	RATSIMBA 72	-----	-----
15407	RATRENA	-----	-----
15109	RAKOTOMANGA 252	-----	-----
15717	SABOTSY	-----	-----
14525	RATELOLAHY	-----	Mort des suites de ses blessures reçues le 6 mai. Décédé le 6 mai 1917.
15665	RANJALAHY	-----	Mort des suites de ses blessures reçues le 6 mai. Décédé le 6 mai 1917.
01 336	BOTOMAZAVA	Caporal	Mort des suites de ses blessures reçues le 6 mai. Décédé le 6 mai 1917.
15528	RATASILAHY	2 ^e classe	Mort des suites de ses blessures reçues le 6 mai. Décédé le 6 mai 1917.
3894	RETANJAKA	Caporal	Mort des suites de ses blessures reçues le 8 mai. Décédé le 6 mai 1917
2663	RAMASY	-----	Mort des suites de ses blessures reçues le 11 mai. Décédé le 6 mai 1917
20466	RAZAFY Jean-Baptiste	2 ^e classe	Mort des suites de ses blessures reçues le 11 mai. Décédé le 6 mai 1917
15001	RAKOTONDRAVONY	caporal	Blessures reçues le 26 mai 1917 et décédé le 27 mai 1917

SECTEURS DU BOIS DE QUINCY ET BOIS DES MORTIERS

17446	RATSIMBA 95	2 ^e classe	Tué le 26 Juin 1917 à Vauxaillon
17928	RATOVONELINA 2	-----	-----
17288	RAZAFINDRAMANGA	-----	Tué le 24 juillet 1917 au bois de Quincy (Aisne)
18305	RABAKAY	1 ^{re} classe	Tué le 23 août 1917 au bois de Quincy (Aisne)
4/15934	COUASNON Louis-Marie	Sergent	Tué au bois des Mortiers le 10 septembre 1917
15691	RAINITELO	2 ^e classe	----- 21
6302	KARINEO	1 ^{re} classe	----- 21
15498	ILINA	2 ^e classe	----- 21
6372	RANDRIAMARINA	-----	Tué au bois de Quincy le 25 août 1917
15174	RAMANANTSOAVINA	-----	Tué le 21 octobre à Laffaux (Aisne)
20355	LEMANERIKA	-----	-----

NUMEROS MATRICULES	NOMS ET PRENOMS	GRADE	DATE, LIEU DE LA MORT
RETRAITE DE L' AISNE (MAI ET JUIN 1918)			
18 560	RANAIVO 3	2 ^e classe	Tué le 29 mai à Villeneuve-sur-Fer (Aisne)
17345	RAINIMBAHY	1 ^{re} classe	-----
17905	RABERANTO	1 ^{re} classe	-----
4208	TSIMANAHY	-----	-----
20337	RAMAROVOLA	2 ^e classe	Tué le 30 mai à Rocourt-Saint-Martin (Aisne)
4/12381	ISNARD Marcel-Hubert	Sergent	-----
20416	RANGILO	2 ^e classe	-----
6026	ABIBI-SOHO	-----	-----
2867	RAMANANA	Sergent	-----
954	RADAVID	1 ^{re} classe	-----
5576	RAJAONARIVELO	-----	-----
15962	JAMASY	-----	-----
6520	BOTOFENO	2 ^e classe	Tué le 31 mai au bois du Châtelet (Aisne)
18481	RANDRIANAIVO	-----	-----
20706	RASAMY	-----	-----
17873	RAJAO 10	-----	-----
5/5251	HERFROY Auguste	Adjudant	-----
11910	RAMASIMAHONDRO	1 ^{re} classe	-----
12796	RAZAFY dit KAMISY	-----	-----
15803	RANGITA	2 ^e classe	-----
20551	RALAIZANAKA 18	-----	-----
289829	RABOTSY I	-----	-----
5/8772	ROZIER Aimé	2 ^e classe	-----
17252	RAJAOBELA	1 ^{re} classe	-----
15209	RANDRIAMBELO	2 ^e classe	-----
	PIERRE Jean	Sergent-fourrier	-----
15/10/643	GRIMAUD Edmond	Sergent	-----
16406	INGORO	2 ^e classe	-----
16386	RABEFARIHY	-----	-----
20217	RAVELONANDRO	-----	-----
15044	RAINIASY 18	1 ^{re} classe	-----
15082	RANDRIAMALAZAOTRA	2 ^e classe	Tué le 1 ^{re} juin 1918 à Licy-Clignon (Aisne)
20879	RAZANAKOMBIASA	-----	-----
15290	RAJAONARY 19	1 ^{re} classe	Tué le 1 ^{re} juin 1918 à Bussiàres (Aisne)
15906	RANAIVO	2 ^e classe	-----

13703 3804	RAMASIAMPY RADIO	Clairon Caporal	----- Tué le 30 mai à Rocourt-Saint-Martin (Aisne)
18622	RAKOTOMANGA	2 ^e classe	Tué le 31 mai au bois du Châtelet
17321	RALAIVELO 23	-----	-----
16290	RAFARALAHY 181	-----	Tué le 3 juin 1918 à la ferme de Mares, Marigny (Aisne)
20367	RAFALAHY 264	-----	-----
20406	RAKOTOVELO 5	-----	-----
3194	BOHADJY	Caporal	Tué le 3 juin 1918 à Bussiaries
6398	LAVA TARANNE	2 ^e classe Adjudant	Tué le 3 juin 1918 à Marigny Décédé des suites de ses blessures le 4 juin 1918
6732	RAKOTOMANGA	2 ^e classe	Mort des suites de ses blessures reçues le 30 mai 1918 à Rocourt (Aisne)
15395 02731	RALBERT BULTEAU Joseph	1 ^{re} classe Adjudant	Tué le 3 juin 1918 à Marigny Tué le 31 mai 1918 à Grisolles
NUMEROS MATRICULES	NOMS ET PRENOMS	GRADE	DATE, LIEU DE LA MORT
16312	RALAIVELO.	2 ^e classe.	Tué le 31 mai 1918 à Chatelet.
13991	RAINIMAPOMBO.	Caporal.	-----
AFFAIRE DU 18 JUILLET 1918, DOMMIERS			
3882	INOSIVELO.	Sergent	Tué le 18 Juillet 1918 à Dommiers (Aisne)
14957	RANDREVO.	1 ^{re} classe	-----
13694	ITSIATRY.	-----	-----
22/11600	PHILIP GABRIEL.	2 ^e classe	-----
6704	RAINIZANAKA.	-----	-----
18539	RAINISOANARY.	-----	-----
15104	RAZANAKOLONA 74.	-----	-----
15/736	COLLET Alfred.	Sergent	-----
17547	RABOTO 23.	2 ^e classe	-----
71c/4691	GASTON Jean.	Adjudant-chef	-----
22/12550	VERSINI Antoine.	2 ^e classe.	-----
2706	IMANAMBY.	Sergent	-----
3080	TSILAO.	Caporal	-----
12486	RAVOAVY.	1 ^{re} classe	-----
18246	RAMAROKOTO.	2 ^e classe	-----
20368	RAMENA Stanislas.	-----	-----
20908	RAMAHO.	-----	-----
15500	IBOBA.	-----	-----
5765	RANDRIAMAROVOLA.	Sergent	-----
15100	RANAIVO.	1 ^{re} classe	-----
6060	MORAINY.	2 ^e classe	-----
7870	BEANDRAZA.	-----	-----
15222	RANDRIAMANGALAZA	-----	-----
19748	RALEIVO.	-----	-----
20544	RAMANGALAHY.	-----	-----
26733	RAJAONARIVELO.	-----	-----
21758	RANAIVO.	-----	-----
013706	GALLOIS Philippe.	Sergent	-----
756171	RENAUD.	2 ^e classe	-----
16273	RAKOTOVOALAVO.	-----	Tué le 20 juillet 1918 à Chaudun (Aisne)
19726	RAINISOA.	-----	-----
11906	RAHOZY.	Sergent.	-----
15484	RAFARALAHY 162.	2 ^e classe	-----
16278	ISOJA.	-----	Tué le 20 juillet 1918 à Chazelles (Aisne)
17440	RABE 110.	-----	-----

15438	LOUIS	-----	-----
18912	MEDER Ernest	Caporal	-----
	CHORRIER	Adjudant	Mort des suites de ses blessures à l'ambulance le 23 juil.1918
16923	IMBOLA	-----	----- 27 juillet 1918
16275	RAKOTOMANGA	-----	----- 19 juillet 1918
15206	RAINIVELOMBIKA	Caporal	-----
18284	RANDRE	2 ^e classe	----- 20 juillet 1918
9564	MAHATRATRA	-----	-----
16249	IMAHASANJO	-----	Tué le 18 juillet 1918 à Dommiers
16317	TSIANTSAKA	-----	-----
18729	RAZAFINDRAZAKA	-----	-----
NUMEROS MATRICULES	NOMS ET PRENOMS	GRADE	DATE, LIEU DE LA MORT
OFFENSIVE DU 28 AOUT AU 17 SEPTEMBRE 1918			
4285	RESALY	Sergent.	Tué le 2 septembre 1918 à Terny-Sorny
15267	RAVELOJAONA	Caporal.	-----
16390	RABE 86	1 ^{re} classe	Tué le 2 septembre 1918 à Terny-Sorny
17416	RABEHAJA	-----	-----
15708	RAKOTOMANGA	2 ^e classe	-----
18029	RALAIVAO 41	-----	-----
15080	RAINIZANAKA	-----	-----
6525	LAVA	1 ^{re} classe	-----
33541	RANDONA	2 ^e classe	-----
41c/15127	DIONISI Antoine	Adjudant	-----
2/23282	PONS Albert	Sergent	-----
3082	RANDEVO	-----	-----
9521	RABESAMBATRA	-----	-----
3879	IVORIANDRO	Caporal.	-----
13046	RAZAFIMAHALEO	2 ^e classe.	-----
20216	RANAIVOSON	1 ^{re} classe.	-----
18453	RAMAMPIANDRY	2 ^e classe.	-----
9244	BANDARY	-----	-----
24582	RAINILANDY	-----	-----
71c/6113	POUDADE Bruno	Adjudant-chef	-----
11253	BOTOSOA	Sergent	-----
15145	RASABOTSY	Caporal.	-----
3493	RETSAKA	1 ^{re} classe	-----
5305	RATSIVAHINY	2 ^e classe	-----
28945	RAMARISELA	-----	-----
14627	TEPA	-----	-----
4143	IFILERA	-----	-----
15165	RAMANGALAHY	-----	-----
18665	RANDRIAMANALINA	-----	-----
022215	PAU Adrien	Sergent.	-----
51c/7725	LANNOIS Jean	-----	-----
12340	RAVOALAVO	-----	-----
16291	RANDRIANALEFA	1 ^{re} classe	-----
12904	RABENOIT	-----	-----
17223	LAIKORITSIKA	-----	-----
5616	RABOTOVAO	-----	-----
20310	RAMPIENY	2 ^e classe	-----
23406	RAMARITANA	-----	-----
20876	LEASY	-----	-----
29006	RANOELINA	-----	-----
6683	MANETSY	-----	-----

16347	LEZA	-----	-----
20762	ISABO	-----	-----
28504	RAMAROSONA	-----	-----
18925	RAKOTOZAFY	-----	-----
29368	RAVELOMBOHITRA	-----	-----
19938	RANDRETSA	-----	-----
6273	NAKORIKA	-----	-----
17612	RAZANAKOLONA	-----	-----
61c/61027	CHARVAT Victor	Caporal	Tué le 3 septembre 1918 à Terny-Sorny
16214	RAINIMAMPIANDRA	2 ^e classe	-----
5764	RAINIKAJY	Clairon	-----
13948	TSIBOTREHY	-----	Tué le 4 septembre 1918 à Terny-Sorny
7542	CHOLLET René	Caporal	-----
20122	RASALAMA	2 ^e classe	-----

NUMEROS MATRICULES	NOMS ET PRENOMS	GRADE	DATE, LIEU DE LA MORT
17552	RALITA	2 ^e classe	Tué le 4 septembre 1918 à Terny-Sorny
20412	RALAIVELO	-----	-----
6479	RAFARALAHY	-----	-----
20200	RALAIVAO	-----	Tué le 5 septembre 1918 à Terny-Sorny
2/7369	GUEDES Jean-Gabriel	Caporal	Tué le 11 septembre 1918 à Neuville-sous-Margival
17290	RAVOKATRA 10	2 ^e classe	-----
17474	RAMALANJAONA	-----	-----
15289	BEFANDISO	1 ^{re} classe	Tué le 10 septembre 1918 à Neuville-sous-Margival
15709	RAMANANTSALAMA	2 ^e classe	-----
6172	MOLOKENY	-----	-----
6732	FALINORO	-----	Tué le 13 septembre 1918 à Laffaux
20346	RAZAFINDRAKOTO	-----	-----
17465	RANAIVO	1 ^{re} classe	-----
1285	MAROMBALA	2 ^e classe	-----
3972	IMANISO	Sergent	-----
6175	REVONA	Caporal	-----
20836	RANAIVO	2 ^e classe	-----
18924	RADONA	-----	-----
31c/8738	ROBERT Philip	1 ^{re} classe	-----
15712	RAKOTOSONA	2 ^e classe	Tué le 14 septembre 1918 à Allemant
9539	RAFARALAHIMBOA	1 ^{re} classe	-----
15331	RAVELOSONA	-----	-----
6701	RELAHY	2 ^e classe	-----
19948	RALAISSO	-----	-----
3136	RAINIMARIA	-----	-----
6083	RAMASIMAROVOLA	-----	-----
18808	RAINIALAHY	-----	-----
223	RAOTISAMIVOLA	1 ^{re} classe	-----
20075	RANAIVO	2 ^e classe	-----
15199	FAHITA	1 ^{re} classe	-----
61c/7723	GORGOLIONE Auguste	-----	-----
41c/19364	GOBERT Eugène	2 ^e classe	-----
31c/13713	DUFOUR François	-----	-----
4676	TOMBO ROBINSON	Caporal	Mort des suites de ses blessures à l'hôpital le 5 sept.1918
20150	RALAIRAVO	2 ^e classe	----- 10 ----
17669	RANAIVO	-----	----- 15 ----
15427	PORRACHIA	-----	-----
3666	BOTOMORA	Clairon.	----- 17 ----
4205	MAHAVINA	Sergent.	----- 5 ----

6188	TSIMANDEFA	2° classe.	----- 15 ----
19807	RAMBOLA	-----	----- 7 ----
41c/11748	FEASSON Jean-Baptiste	Sergent.	----- 20 ----

ETAT numérique et par affaire des hommes de troupe tués, blessés et disparus

OPERATION ET DATES	TUES		BLESSES		DISPARUS		TOTAL	
	Français	Malgaches	Français	Malgaches	Français	Malgaches	Français	Malgaches
Offensive de mai 1917 Vauxaillon (3 au 31 mai 1917)	2	18	16	90	1	11	19	119
Secteurs du Bois-de-Quincy et du Bois-de-Mortiers (juin à octobre 1917)	1	11	10	56	»	»	11	67
Secteurs de Carlepont (Oise) (novembre 1917 à avril 1918)	»	»	3	18	»	»	3	18
Retraite de l'Aisne (22 mai au 4 juin 1918)	7	43	26	269	33	177	66	489
Contre-offensive de Juillet 1918 (15 au 22 juillet 1918)	8	39	10	128	»	12	18	179
Offensive de septembre 1918 (28 août au 17 septembre 1918)	13	90	61	300	»	20	74	410
TOTAUX GENERAUX	31	201	126	861	34	220	191	1282

MILITAIRES AYANT RECU

- 1° LA LEGION D'HONNEUR
- 2° LA MEDAILLE MILITAIRE POUR FAITS DE GUERRE

I. – LEGION D'HONNEUR

1° Pour Officier

Par arrêté ministériel du 6 octobre 1917.

M.GROINE Régis-Louis, chef de bataillon (active) commandant le 12^e Bataillon de tirailleurs malgaches.

Officier ayant de magnifiques états de services aux colonies. S'est brillamment comporté au cours de la campagne, sur le front français dans tous les combats où son unité a été engagée, se faisant constamment remarquer par son énergie, sa bravoure et son sang-froid sous le feu (deux blessures, deux citations).

2° Pour Chevalier

Par décret ministériel du 12 juillet 1917.

M.BAUDE Georges, capitaine (active) au 12^e Bataillon malgache.

Officier plein d'entrain et d'une bravoure éprouvée conservant au milieu du danger un sang-froid et un calme remarquables. S'est particulièrement distingué au combat du 5 mai 1917, par son énergie, son courage et son sang-froid (2 blessures, 4 citations).

Ordre n° 929, O.D du G.Q.G. du 23 août 1918.

M.PILOT-DEBIENNE Henri, sous-lieutenant à titre temporaire de réserve.

Jeune et brillant officier, d'un beau dévouement et d'un courage hors de pair. A la tête d'une unit » n'ayant jamais vu le feu, a, par d'habiles dispositions, enlevé un bois garni de mitrailleuses et fortement occupé. Deux jours après, a été grièvement blessé au milieu d'un bataillon américain soumis à un très violent bombardement près duquel il avait été détaché pour rétablir une situation particulièrement délicate. N'a pas voulu quitter le champ de bataille sans rendre compte à son chef de corps de la mission qui lui avait été confiée dont il s'est parfaitement acquitté.

M. ROSSIGNEUX Jean-paul-Georges-Elie, capitaine adjudant-major.

Jeune et brillant officier d'un très grande bravoure au feu qui a déployé au cours des opérations du 2 au 15 septembre 1918, les plus belles qualités militaires, n'hésitant jamais à se porter en première ligne au cours de l'action et malgré les plus violents bombardements pour se rendre compte de la situation des unités engagées. Précieux collaborateur du commandement. Exemple de courage et de dévouement (6 citations dont 2 à l'armée, une blessure, croix de guerre avec palme).

Ordre n° 18411 D. du 4 juin 1919 du G.Q.G.

M.D'ORTOLI Antoine, lieutenant.

Excellent officier animé de la plus grande bravoure. Le 31 mai 1918, a lutté contre un ennemi très supérieur en nombre jusqu'au moment où il fut grièvement atteint de deux balles. Amputation de la jambe droite.

Arrêté ministériel du 12 juillet 1919.

M.DALCHE DE LA RIVE DE DESPLANELS Jacques-Marie, lieutenant de réserve.

Officier d'élite, venu de la République Argentine dès le début de la guerre, s'est montré d'un courage merveilleux dans toutes les affaires auxquelles il a pris part. A sans cesse fait preuve de son intrépidité au combat et de son sang-froid dans les situations difficiles. S'est particulièrement distingué en Champagne en septembre 1915, et devant Monastir en octobre 1916. (Croix de guerre).

Par décision n° 10035 DU G.Q.G en date du 09 juin 1918, la médaille Militaire a été conférée au tirailleur RAINIBOTORAMENA, n° matricule 15884 DE LA 3^e compagnie.

Par décision n° 15896 et 15901 DU 13 juin 1918 du G.Q.G. la médaille Militaire a été conférée :

1° A la date du 9 juin 1918 au tirailleur RAKOTOMANGA, matricule 18586, de la 2^e compagnie.

2° A la date du 10 juin 1918 au tirailleur de 1^{re} classe RASAMOELINA. N° matricule 18601, de la 1^{re} compagnie.

Par décision n° 31322 du 25 juin 1918 du G.Q.G. la médaille Militaire a été conférée à la date du 23 juin 1918 au tirailleur MAHAROKY de la 5^e compagnie.

Ordre n° 8841 D. du G.Q.G. du 13 juillet 1918.

RADODA, matricule 15134, tirailleur de la 1^{re} classe de la 3^e compagnie.

Tirailleur courageux et plein d'allant qui s'est vaillamment comporté aux cours des derniers combats. A été blessé grièvement en accomplissant son devoir.

RANDRASANA, matricule 15134, tirailleur de la 1^{re} classe, de la 3^e compagnie.

Très bon tirailleur, belle attitude sous, le bombardement.

Blessé par éclat d'obus le 11 avril 1917 pendant l'exécution de travaux à proximité des premières lignes.

Décret ministériel du 12 juillet 1917.

FAUCONNIER Henri-Louis, adjudant (active).

Bon sous-officier courageux et plein de sang-froid. S'est particulièrement distingué au cours des récents combats et a été blessé grièvement en accomplissant son devoir. Perte de l'œil droit.

Ordre n° 10174 D. du 12 septembre 1918.

Décoration sur le champ de bataille.

RAJOMA, adjudant matricule 2013 DE LA 3^e compagnie.

Gradé indigène d'une énergie incomparable et d'un beau dévouement. A été un très précieux auxiliaire pour son commandant de compagnie pendant les affaires du 2 au 4 septembre 1918, assurant au cours de l'action la liaison malgré de violents feux de mitrailleuses et d'artillerie ennemies. Blessé assez gravement, n'a pas voulu quitter le champ de bataille.

Ordre n° 10174 D. du 12 septembre 1918 du G.Q.G.

Décoration sur le champ de bataille.

SORRET Marie-Eugène, adjudant-chef de la 2^e compagnie.

Chef de section courageux et énergique. Le 2 septembre 1918, a admirablement conduit sa section à l'assaut, a fait 20 prisonniers et pris 4 mitrailleuses. Les officiers étant hors de combat, a pris le commandement de sa compagnie, et a continué l'attaque. Le 2 septembre 1918, a pris intelligemment ses dispositions pour parer à une contre-attaque.

Ordre n° 957 I.D. du 4 septembre 1918 du G.Q.G.

DALAIN Auguste-Louis, sergent, matricule ric/8890 de la 2^e compagnie.

Sous-officier énergique, ayant le plus grand mépris du danger, d'un sang-froid remarquable. Le 18 juillet 1918, a entraîné sa demi-section avec un entrain superbe, capturant 20 prisonniers et deux mitrailleuses (1 blessures, 2 citations).

Ordre n° 957 I.D du 4 septembre 1918 du G.Q.G.

ROUX Daniel-Marius, soldat de 2^e classe, matricule 221C/11624 de la 2^e compagnie.

Agent de liaison plein de bravoure et d'entrain. A été très grièvement blessé le 18 juillet 1918, en assurant la transmission des ordres sous un violent bombardement.

Ordre n°9737 D.du 13 septembre 1918 du G.Q.G.

RABENOAVY, chasseur de 2^e classe, matricule 20535 de la S.H.R.

Brave chasseur qui s'est distingué par sa belle conduite au feu. A été blessé grièvement le 3 juin 1918 à son poste de combat. Enucléation de l'œil.

Ordre n° 10455 D.du 9 octobre 1918 du G.Q.G.

ALLAIN Pierre-Marie, sergent, matricule 21C/11989 de la compagnie de mitrailleuses.

Sous-officier modèle de bravoure et de dévouement qui a fait l'administration de ses chefs et de ses hommes aux attaques du 2 au 6 septembre 1918 et du 14 septembre. Le 2 septembre a contribué personnellement à la réduction d'un nid de mitrailleuses et à la capture

de 50 prisonniers. Le 14 septembre s'est porté résolument en avant avec la première vague, dépassant l'objectif du bataillon, s'est maintenu toute la nuit en avant de la première ligne, dans un endroit particulièrement dangereux et difficile, sous un violent bombardement par obus toxiques (2 citations).

Ordre n° 10455 D. du 9 octobre 1918 du G.Q.G.

LATASTE Jean-Louis, caporal-fourrier de réserve, matricule 012738 de la 4^e compagnie.

Gradé brave et énergique. A l'attaque du 2 septembre 1918, tous les chefs de sa compagnie ayant été blessés, a regroupé tous les éléments sur la position conquise, arrêtant l'ennemi qui cherchait à s'infiltrer sur un point délicat de nos lignes (4 blessures, 1 citation).

Ordre n° 10527 D. du 12 octobre 1918 du G.Q.G.

RANDRIANDROMA, chasseur de 2^e classe, matricule 6439 de la compagnie de mitrailleuses.

Excellent chasseur, d'un dévouement à toute épreuve, d'un courage et d'un sang-froid remarquables. S'est particulièrement distingué le 2 septembre 1918, en mettant sa pièce en batterie, sous un violent bombardement et un tir intense de mitrailleuses donnant l'exemple du plus grand mépris du danger. A été grièvement blessé au cours de cette action.

Ordre n° 10578 D. du 13 octobre 1918 du G.Q.G.

RAINISALAMA, chasseur de 2^e classe, matricule 14062 de la 1^e compagnie.

Excellent chasseur, d'une très belle conduite au feu. A été très grièvement blessé le 20 juillet 1918, en se portant bravement à l'assaut des positions ennemies. Cécité.

Ordre n° 10614 D. du 15 octobre 1918 du G.Q.G.

TOHELINA Joseph, chasseur de 2^e classe, matricule 14062 de la 1^{re} compagnie.

Très brave chasseur. A été grièvement blessé en se portant à l'assaut des positions ennemies le 14 septembre 1918. Amputé de la jambe droite.

Ordre n° 10829 D. du 24 octobre 1918 du G.Q.G.

RALAIMASY, chasseur de 2^e classe, matricule 20612 de la 3^e compagnie.

Excellent chasseur, modèle de bravoure et de dévouement. A été grièvement blessé le 14 septembre 1918, en se portant à l'assaut des positions ennemies.

Ordre n° 11127 D. du 2 novembre 1918 du G.Q.G.

VANONDAHY, chasseur de 2^e classe, matricule 3948 de la 2^e compagnie.

Agent de liaison très brave et d'un dévouement sans borne, ayant assuré la liaison pendant les combats du 2 au 4 septembre 1918. A été blessé grièvement à son poste le 4 septembre. Amputation de la jambe gauche.

Ordre n° 12758 D. du 6 janvier 1919 du G.Q.G.

RABE, caporal territorial, matricule 12676 de la 1^{re} compagnie.

Gradé d'un courage et d'un allant magnifiques. Le 2 septembre 1918, s'est élancé en des premiers, sous un violent bombardement, à l'assaut du village très fortement organisé de Terny-Sorny. A été grièvement blessé au cours de l'attaque. Amputation du bras droit.

Décret ministériel du 19 juin 1919.

RAMENA, chasseur de 2^e classe, matricule 20253 de la 1^{re} compagnie.

Chasseur brave et discipliné, s'est toujours brillamment comporté dans les différentes affaires auxquelles son bataillon fut engagé. Le 18 juillet 1918, a été grièvement blessé devant Dommiers après avoir, avec son fusil mitrailleur, infligé de sérieuses pertes à une faction ennemie qui immobilisait sa compagnie. Amputation du bras gauche.

Ordre n°19232 D. du 20 juin 1919 du G.Q.G

THORIN Charles, sergent-major, matricule 3/8422 de la 3^e compagnie.

Excellent sous-officier, d'une très belle attitude au feu. A été blessé grièvement le 14 septembre 1918 à Allemant en repoussant une contre-attaque avec un détachement dont il avait volontairement pris le commandement (1 citation).

Ordre n°19293 D. du 22 juin 1919 du G.Q.G.

RANDRIAMPISOA, caporal (active), matricule 3839 de la 2^e compagnie.

Excellent gradé qui a fait l'admiration de ses chasseurs par son sang-froid et son courage. Le 13 septembre 1918, a été très grièvement blessé en conduisant son escouade à l'assaut d'un centre de résidence du plateau de Laffaux (Aisne) des plus puissamment défendus sous le feu intense de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies.

Ordre n°19656 D. du 25 juin 1919 du G.Q.G.

RELAINIARIVO, chasseur de 2^e classe, matricule 15602 de la 4^e compagnie.

Chasseur d'une bravoure hors pair. Le 31 mai 1918 en se portant à l'attaque des lignes ennemies, a été très grièvement blessé. Enucléation de l'œil gauche.

Ordre n°20173 du 9 juillet 1919 du G.Q.G.

ISEDY Paul, chasseur de 1^{re} classe, matricule 15230 de la compagnie de mitrailleuses.

Aide-chargeur remarquable par son sang-froid, son énergie et son mépris du danger. A été grièvement blessé à l'attaque du 2 septembre 1918 devant Terny-Sorny alors qu'il mettait sa pièce en batterie sous un violent feu de mitrailleuses pour aider à la progression des vagues d'assaut (1 citation).

Ordre n°22175 du 5 septembre 1919 du G.Q.G.

RATELOLAHY, chasseur de 2^e classe, matricule 27473 de la 3^e compagnie.

Excellent chasseur qui a fait preuve du plus beau courage au cours de l'attaque de Terny-Sorny le 2 septembre 1918, en s'élançant à l'assaut des positions ennemies des plus fortement organisées et sous des feux de mitrailleuses et d'artillerie d'une rare intensité. Très grièvement blessé au cours de l'attaque. Perte de l'œil droit.

Ordre n°22175 D. du 5 septembre 1919 du G.Q.G.

RABERANOFOTSY, chasseur de 1^{re} classe, matricule 25854 de la 1^{re} compagnie.

Le 14 septembre 1918, à l'attaque du village d'Allemant a fait l'admiration de tous par son courage et son complet mépris du danger. Blessé très grièvement après être arrivé en tête de son escouade sur la position ennemie très fortement défendue (1 citation antérieure).

MILITAIRES TUES OU MORTS
DES SUITES DE LEURS BLESSURES
AYANT OBTENU LA MEDAILLE MILITAIRE
A TITRE POSTHUME

*Ordres n°9072 D.P. du 4 août 1919 et 9277 D.P.
Du 3 août 1919 du Grand Quartier Général.*

Ordre n°9072 D.P.

HERFROY Auguste-Marie, matricule 5ic/5351, adjudant de la 4^e compagnie.

Brave sous-officier. Tué le 30 mai 1918 au bois du Châtelet en conduisant sa section à la contre-attaque (a été cité).

CHOPIN André, matricule 211C/4616, sergent de la 3^e compagnie.

Faisant partie des vagues d'assaut le 5 mai 1917, s'est porté courageusement à l'attaque d'un nid de mitrailleuses qui venait de se dévoiler et a été mortellement frappé au cours de cette opération (a été cité).

ROZIER Aimé, matricule 5ic/8752, 2^e classe de la C.M.

Agent de liaison parfait de calme et de dévouement. Tué en transmettant un ordre le 30 mai 1918(a été cité).

CHARVAT Victor-Paul, matricule 6/6102, caporal de la C.M.

Mitrailleur d'élite, chef de pièce remarquable par son sang-froid et sa bravoure. A été tué à sa pièce au combat du 3 septembre 1918 (a été cité).

GORGOLIONE, Augustin-Alexandre, matricule 6/9723, 2^e classe de la C.M.

Excellent mitrailleur d'un superbe courage et d'un dévouement absolu. Tué à son poste de combat à l'assaut des positions ennemies, le 14 septembre 1918 (a été cité).

GALLOIS Philippe-Paul, matricule 013706, sergent de la 1^{re} compagnie.

Pendant l'attaque du 18 juillet 1918, a conduit sa section de mitrailleuses avec une extrême bravoure, contribuant pour une large part, par le feu efficace de ses pièces à faciliter la progression de la première vague d'assaut. Tué glorieusement à tête de sa section deux jours après (a été cité).

FEASSON Jean-Baptiste-Germain, matricule 41C/11748, sergent de la 3^e compagnie.

Excellent chef de section mitrailleuses, d'un sang-froid et d'un dévouement remarquables. A été blessé grièvement le 2 septembre 1918, à la tête de sa section qu'il entraînait à l'assaut sous un feu meurtrier et un violent bombardement (a été cité).

POUPADE Bruno, matricule 71c/6113, adjudant-chef de la S.H.R.

Chargé avec sa section au cours de l'attaque du 2 septembre 1918, de nettoyer un bois fortement organisé. S'est emparé de 50 prisonniers, de 4 mitrailleuses et a permis ainsi la progression de sa compagnie prise de flanc par des feux violents. A donné le plus bel exemple de courage et d'esprit de sacrifice. Blessé mortellement au cours de cette opération (a été cité).

DUFOUR François, matricule 31c/13713, soldat de 2^e classe de la C.M.

Mitrailleur d'élite, d'un grand courage et d'un beau dévouement. S'est fait particulièrement remarquer pendant l'attaque du 2 septembre 1918 par le feu de sa pièce, a permis la capture de nombreux prisonniers. Tué à l'attaque du 2 septembre 1918 (a été cité).

COLLET Alfred-François-Camille, 13/756, sergent de la 2^e compagnie.

Tué à la tête de sa section en la conduisant à l'attaque du village de Dommiers le 18 juillet 1918 (a été cité).

VERSINI Gabriel-Adolphe-Félix, matricule 221c/11600, soldat de 2^e classe de la 2^e compagnie.

Soldat observateur tué à son poste de combat en faisant bravement son devoir, le 18 juillet 1918 (a été cité).

Ordre n°9277 D.P.

DIONISI Antoine-Joseph, matricule 41c/15127, adjudant de la 5^e compagnie.

Chef de section d'une rare énergie et d'un allant remarquable qui, le 2 septembre 1918, a entraîné son unité sous des tirs intenses de mitrailleuses à l'attaque du village fortement organisé de Torny-Sorny. Est tombé glorieusement au moment où, grâce à son impulsion vigoureuse, ses hommes prenaient pied dans le village (a été cité).

GASTON Jean-François, matricule 71c/4694, adjudant-chef de la 4^e compagnie.

Sous-officier d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables. A été tué glorieusement le 18 juillet 1918 en conduisant bravement sa section à l'attaque du village de Dommiers.

LAVA, chasseur de 2^e classe, matricule 6525 de la S.H.R ;

Pionnier courageux et d'un dévouement absolu. Tué au cours de l'attaque du 2 septembre 1918 en faisant bravement son devoir (une blessure antérieure, a été cité).

RETANJAKA, caporal, matricule 3894 de la 4^e compagnie.

Gradé indigène très courageux. Faisant partie au combat du 5 mai 1917 des sections de renfort a été blessé en faisant bravement son devoir. Mort des suites de ses blessures (une blessure antérieure, a été cité).

Arrêté ministériel du 18 septembre 1919.

MOLOKENY, chasseur de 1^{re} classe, matricule 6172 de la 3^e compagnie.

Chasseur courageux et d'un dévouement à toute épreuve, au cours des opérations du 2 au 16 septembre 1918, a commandé avec beaucoup d'autorité une escouade, donnant à tous le plus bel exemple de sang-froid et du mépris du danger. Pendant l'attaque du 2 septembre 1918, a assuré d'une façon parfaite une liaison difficile avec un corps voisin et a rapporté à son chef de section les plus précieux renseignements. Tombé glorieusement pour la France le 10 septembre 1918 (a été cité).

RAHOZY, sergent, matricule 11906, de la 2^e compagnie.

Gradé ayant fait preuve de plus grand courage. Son chef européen ayant été tué, a pris le commandement de sa faction et l'a conduite à l'assaut du village de Dommiers. A été tué après deux jours de combats, le 20 juillet 1918, à Chaudun (Aisne) (a été cité).

INOSIVELLO, sergent, matricule 3882 de la 1^{re} compagnie.

Excellent sous-officier sous tous les rapports, exemple de bravoure pour ses hommes. Tombé glorieusement le 18 juillet 1918 en entraînant sa demi-section avec un allant remarquable à l'attaque de Dommiers (Aisne) (deux citations, 1 blessure antérieure).

RAOTOSAMIVOLA, chasseur de la 1^{re} classe, matricule 223 de la 4^e compagnie.

Vieux et excellent chasseur des plus courageux. Le 14 septembre 1918, sur le plateau de LAFFAUX (Aisne) est tombé mortellement frappé en abordant avec un complet mépris du danger la position ennemie très fortement défendue (1 blessure, 1 citation antérieure, croix de guerre avec palme).

MEDER Ernest, caporal, matricule 18912 de la S.H.R.

Gradé courageux et dévoué, qui a fait l'admiration de tous pendant l'offensive du 18 juillet 1918, en assurant la liaison téléphonique avec un sang-froid imperturbable sous les plus violents bombardements et des tirs intenses de mitrailleuses. Tué à son poste le 20 juillet 1918, à Chazelles (Aisne) (1 blessure, croix de guerre avec palme).

IMANAMBY, sergent, matricule 2706 de la 3^e compagnie.

Gradé modèle. Le 18 juillet 1918, a donné à ses hommes le plus bel exemple de bravoure en s'élançant en tête de sa demi-section à l'assaut du village de Dommiers (Aisne) fortement organisé. Est tombé mortellement frappé en abordant la position (1 citation, croix de guerre avec palme).

BOTOSOA, sergent, matricule 11253 de la 3^e compagnie.

Vieux serviteur, auxiliaire très précieux du commandement. Le 2 septembre 1918, a entraîné ses hommes d'un élan irrésistible à l'assaut du village de Terny-Sorny, fortement organisé. Est tombé glorieusement en abordant les premières maisons défendues par les troupes d'élite de l'armée allemande (Croix de guerre avec étoile d'argent).

MAHA VINA, sergent, matricule 4205 de la 3^e compagnie.

Gradé brave et très dévoué. Le 4 septembre 1918 a donné à ses hommes un bel exemple de mépris du danger en s'élançant à la tête de sa section à l'assaut des tranchées du village Terny-Sorny, fortement défendu. Grièvement blessé au cours de l'action est décédé des suites de ses blessures (Croix de guerre avec étoile d'argent).

RASABOTSY, caporal, matricule 15445 de la 3^e compagnie.

Caporal brave et énergique, toujours volontaire pour les missions périlleuses. Le 2 septembre 1918, faisant partie d'un groupe de grenadiers chargés de réduire un centre de résistance ennemi qui gênait la progression de sa compagnie, est mortellement tombée en faisant crânement son devoir (1 citation antérieure, croix de guerre avec étoile d'argent).

PONS Albert-Ferdinand, sergent, matricule 41C/23182, de la 2^e compagnie.

Sous-officier modèle de bravoure et de dévouement. Le 2 septembre 1918, malgré un violent bombardement et des tirs intenses de mitrailleuses a entraîné sa demi-section à l'assaut du village de Terny-Sorny. Est tombé glorieusement en abordant les positions ennemies (croix de guerre avec étoile d'argent, 1 citation antérieure).

PAU Auguste-Adrien-Emile, sergent, matricule 022615 de la 3^e compagnie.

Très bon gradé. Blessé très grièvement le 2 septembre 1918 en entraînant sa demi-section à l'assaut du village de Terny-Sorny opiniâtement défendu par l'ennemi. A été mortellement atteint alors qu'il était transporté au poste de secours (croix de guerre avec étoile d'argent).

RAVOAVY, chasseur de 1^{re} classe, matricule 12486 de la 4^e compagnie.

Chasseur d'une bravoure et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. S'est vaillamment comporté aux cours des opérations auxquelles le bataillon a pris part. Est tombé glorieusement le 18 juillet 1918 alors qu'il s'élançait résolument en tête de son escouade à l'assaut des positions ennemies fortement tenues (1 citation antérieure, croix de guerre avec étoile d'argent).

RAVOALAVO, sergent, matricule 1234 de la 4^e compagnie.

Sous-officier d'élite, d'une énergie et d'un allant remarquable. Le 2 septembre 1918, a vaillamment entraîné sa demi-section, sous des tirs intenses de mitrailleuses à l'attaque du village de Terny-Sorny fortement organisé. Est tombé glorieusement au moment où ses hommes prenaient pied dans le village (1 citation antérieure, croix de guerre avec étoile d'argent).

RESALY, sergent, matricule 4285 de la 1^{re} compagnie.

Excellent sous-officier indigène, frappé mortellement le 2 septembre 1918 à la tête de sa demi-section qu'il entraînait avec un courage remarquable à l'attaque du village de Terny-Sorny (Aisne) (une citation antérieure, croix de guerre avec étoile d'argent).

RAMANANA, sergent, matricule 2867, de la 4^e compagnie.

Très bon sous-officier d'un très grand sang-froid qui a su, par son exemple, maintenir sa demi-section au cours des journées des 29 et 30 mai 1918 sur des positions qu'il était chargé de défendre. Tué le 30 mai à Rocourt (Aisne) au milieu de ses hommes qu'il encourageait à la résistance (croix de guerre avec étoile de bronze).

IVORIANDRO, caporal, matricule 3879 de la 2^e compagnie.

Brave caporal tombé glorieusement pour la France au combat de Terny-Sorny le 2 septembre 1918 (croix de guerre avec étoile de bronze).

RADIO, caporal, matricule 3804 de la 4^e compagnie.

Très bon caporal. Tué le 30 mai 1918 à Rocourt à la tête de son escouade qui, sous un violent bombardement opposait une résistance des plus énergique à un ennemi très supérieur en nombre (croix de guerre avec étoile de bronze).

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMEE

Ordre général n° 587, du 10 juin 1918, de la Vie armée.

Capitaine GALTIE Lucien, de la 1^{re} compagnie.

Officier d'une très grande bravoure. Grièvement blessé le 3 juin 1918, en conduisant une contre-attaque dans des circonstances extrêmement difficiles.

Sous-lieutenant CORNU Emile, de la 5^e compagnie.

Officier d'une très grande bravoure. Tué glorieusement le 29 mai 1918, au moment où son bataillon tenait tête à une attaque ennemie très supérieure en nombre.

Lieutenant MAUXION Marius, de la 3^e compagnie.

Officier d'une très grande bravoure. Tué glorieusement le 29 mai 1918, au moment où son bataillon tenait tête à une attaque ennemie très supérieure en nombre.

Adjudant-chef FERMAUD René, matricule 7519, de la 3^e compagnie.

Ancien sous-officier, 16 ans de service, qui a montré beaucoup de calme et de sang-froid au rude combat du 31 mai 1918, au cours duquel il a été blessé.

Sergent LEOSTIC Vincent, matricule 5006 de la 3^e compagnie.

Pendant les rudes combats des 31 mai, 1^{er}, 2 et 3 juin 1918, a été un exemple de calme et de sang-froid en maintenant sa section sous de violents bombardements.

Ordre général n° 589, du 16 juin 1918, de la Vie Armée.

Adjudant-chef GASTON Jean, matricule 4694, de la 4^e compagnie.

Au cours des combats du 29 mai au 3 juin 1918, a fait preuve d'un calme et d'une énergie au-dessus de tout éloge. A entraîné courageusement sa section, sous un tir de barrage pour dégager le flanc menacé d'une unité voisine. N'a quitté sa position que sur l'ordre de son commandement de compagnie.

Ordre de la Xe Armée, n°344, du 12 octobre 1918.

HOAREAU Joseph, sergent, matricule 13/200 de la 3^e compagnie.

Chef de section énergique, d'une bravoure au feu au-dessus de tout éloge. Durant les combats du 2 au 4 septembre 1918, chargé avec sa section de faire une patrouille dans un bois fortement organisé, a capturé 60 prisonniers et s'est emparé de 4 mitrailleuses et d'un minenwerfer qui gênaient considérablement l'avance des unités voisines (1 citation).

M.MARTIN Auguste, sous-lieutenant de la 1^{re} compagnie.

Son commandant de compagnie ayant été blessé au début de la bataille, a pris le commandement de l'unité entraînant ses hommes sur l'objectif qu'il a conquis de haute main, faisant plus de 200 prisonniers et s'emparant de deux canons et de nombreuses mitrailleuses.

Ordre général n°342, du 20 septembre 1918, de la Xe Armée.

Capitaine LOUSTAU Maurice, commandant la 3^e compagnie.

Commandant de compagnie énergique et plein d'allant qui a su mener l'attaque et la prise du village de Dommiers avec rapidité malgré le feu intense de mitrailleuses et de pièces d'artillerie tirant à courte portée. A fait un grand nombre de prisonniers et s'est emparé de deux canons et de nombreuses mitrailleuses.

Lieutenant CAHBREDIER Augustin, commandant la 2^e compagnie.

Officier d'un très grand courage. Commandant de compagnie de tête de bataillon le 18 juillet 1918, a très brillamment conduit sa compagnie à l'attaque du village de Dommiers qu'il a débordé malgré le feu de nombreuses mitrailleuses, de plusieurs pièces d'artillerie et de minenweifer qui tiraient à très courte distance. Par ses dispositions très judicieuses, a parfaitement et très rapidement rempli sa mission faisant plus d'une centaine de prisonniers dont 3 officiers, s'emparant de 4 pièces de canon, d'une dizaine de mitrailleuses et de 4 minenwerfer (2 blessures antérieures).

Sergent-major DUBOURDIEU Edouard, de la 3^e compagnie.

Au cours de l'attaque du 18 juillet 1918, a très habilement exploité un renseignement qui lui était donné sur l'emplacement de deux pièces d'artillerie ennemies dont il s'est emparé avec sa section, tuant une partie des servants et faisant prisonniers les survivants dont deux officiers.

CLERC Daniel-Victor, soldat de 2^e classe, matricule 10383 de la 3^e compagnie.

Chargé d'une mission par son commandant de compagnie dont il était l'agent de liaison, a découvert une batterie de 77.

A fait preuve de présence d'esprit en la signalant aussitôt à une section qui avançait et avec laquelle il a participé à l'enlèvement du personnel qui se défendait opiniâtrement faisant preuve d'une intrépidité et d'un courage au-dessus de tout éloge.

Adjudant CHORRIER Louis, matricule 04589 de la 2^e compagnie.

Le 18 juillet 1918, a brillamment enlevé sa section à l'assaut d'un village, exaltant ses tirailleurs. A été très grièvement blessé deux jours après en maintenant sa section sous un violent bombardement, montrant le plus bel exemple de sang-froid et de courage. Beau soldat.

Ordre de la Xe Armée, n°344, du 12 octobre 1918.

Caporal TSITEVA, matricule 15474 de la 3^e compagnie.

Très belle attitude au feu, blessé dans la journée du 14 septembre 1918, a refusé de quitter le champ de bataille au cours de la progression, malgré un très violent bombardement et un tir très dense de mitrailleuses, s'est porté auprès de son lieutenant grièvement blessé pour lui prodiguer les premiers soins.

Ordre de l'armée, n°344, du 12 octobre 1918, de la Xe Armée.

Sergent-major TOMACHOT, matricule 8797 de la 4^e compagnie.

Sous-officier intrépide, a demandé à prendre le commandement d'une section. Pendant l'attaque du 14 septembre 1918, a assuré avec sa section la liaison entre deux unités dans les circonstances particulièrement difficiles et sous les plus violents bombardements, faisant preuve de beaucoup de sang-froid, a fait l'admiration de tous.

Ordre de la Xe Armée, n° 346, du 10 novembre 1918.

RANAIVO, chasseur de 2^e classe, matricule 20836 de la 3^e compagnie.

Excellent chasseur, modèle de bravoure et de dévouement. Très belle attitude au feu. Le 13 septembre 1918, blessé grièvement en se portant avec sa section à l'assaut d'un centre de résistance fortement organisé. Est décédé des suites de ses blessures.

Capitaine LOUSTAU Maurice-Alphonse, commandant la 3^e compagnie.

Belle figure de soldat ; Officier d'une rare énergie et d'un allant remarquable, qui a fait preuve de belles qualités militaires au cours de l'offensive du 18 juillet 1918 et jours suivants. Le 2 septembre 1918, a entraîné d'un bel élan sa compagnie à l'attaque d'une position fortement organisée sous de violents bombardements et des tirs intenses de mitrailleuses. Est tombé glorieusement en abordant les positions qui ont été ensuite enlevées par sa troupe (3 citations dont une à l'armée).

Adjudant-chef POUDADE Bruno, matricule 7113 de la 3^e compagnie.

Chargé avec sa section au cours de l'attaque du 2 septembre 1918, de nettoyer un bois fortement organisé, s'est emparé de 50 prisonniers, de 4 mitrailleuses, et a permis ainsi la progression de sa compagnie prise de flanc par des feux violents. A donné le plus bel exemple de courage et d'esprit de sacrifice. Blessé mortellement au cours de cette opération (2 citations).

Lieutenant PHILIP Louis-Antoine, commandant la 4^e compagnie.

A enlevé sa compagnie dans un élan superbe à l'assaut d'une position fortement organisée et malgré un tir violent de mitrailleuses prenant ses sections de flanc. Est tombé très grièvement blessé, ayant la satisfaction de voir sa troupe atteindre l'objectif qui lui était assigné avant d'être évacué du champ de bataille (1 blessure, 2 citations).

Sous-lieutenant DALCHE DE LA RIVE DE DESPLANELS Jacques, de la 3^e compagnie.

Officier d'une bravoure exceptionnelle. Le 2 septembre 1918, son capitaine venant d'être tué au début de l'attaque a pris le commandement de la compagnie dans les conditions les plus difficiles. A coopéré très activement à la prise d'un bois garni de mitrailleuses. Les 3 et 14 septembre 1918, a enlevé de haute lutte des organisations ennemies très fortement défendues faisant dans ces différentes opérations 114 prisonniers, capturant 7 mitrailleuses, 1 minenwefer et de grosses quantités de munitions (3 citations).

Caporal NOGUES Raymond, matricule 4676 de la 1^{re} compagnie.

Excellent gradé qui s'est distingué au cours des combats du 2 septembre 1918 et jours suivants par son courage et son allant. Le 2 septembre, n'a pas hésité à s'élancer avec sa demi-section, sur un centre de résistance fortement organisé, a engagé un combat à la grenade et a capturé les défenseurs.

Ordre de la VIIIe Armée, n°260, du 2 avril 1919.

Adjudant DIONISI Antoine-Joseph, de la 2^e compagnie.

Chef de section d'une rare énergie et d'un allant remarquable, qui, le 2 septembre 1918, a entraîné son unité sous des tirs intenses de mitrailleuses à l'attaque du village fortement organisé de Terny-Sorny. Est tombé glorieusement au moment où, grâce à son

impulsion vigoureuse, ses hommes prenaient pied dans le village (2 citations à l'ordre de l'Armée).

Ordre n°17466 D. du 17 mai 1919 du G.Q.G.

M.LANFRANCHI Joseph-Antoine, sous-lieutenant de la 2^e compagnie.

Le 2 septembre 1918, dans un élan superbe, a enlevé sa section à l'attaque de positions fortement organisées et opiniâtrement défendues par l'ennemi. A été grièvement blessé au cours de l'action. (1 blessure antérieure).

CITATIONS A L'ORDRE DU CORPS D'ARMEE

Ordre général n°208, du 5 juin 1918, du 21^e corps d'armée.

Lieutenant JACOB Jean-Baptiste, commandant la compagnie de mitrailleuses.

A retardé jusqu'au dernier moment la progression de l'ennemi le 29 mai 1918, en restant en ligne avec ses pièces malgré le feu le plus violent.

Sous-lieutenant LAURENT Louis, de la 1^{re} compagnie.

Très belle conduite au feu le 29 mai 1918 (a été blessé).

Sous-lieutenant BERGE Jacques.

Surpris par des soldats allemands, pendant un combat corps à corps, leur a échappé en les dispersant à coup de revolver.

Caporal PAQUE André, de la S.H.R.

Tué le 31 mai 1918 en défendant son capitaine contre une patrouille allemande, qui s'était infiltrée dans les lignes.

Ordre du 20^e corps d'armée, n°358, du 8 août 1918.

Sergent GALLOIS Philippe, matricule 013706 de la compagnie de mitrailleuses.

Pendant l'attaque du 18 juillet 1918, a conduit sa section de mitrailleuses avec une extrême bravoure, contribuant pour une large part, par le feu efficace de ses pièces, à faciliter la progression de la première vague d'assaut. Tué à la tête de sa section deux jours après.

Ordre du 20^e corps d'armée, n°359, du 10 août 1918.

Tirailleur de 2^e classe IDAMY, matricule 16203 de la 1^{re} compagnie.

Envoyé en patrouille pour reconnaître l'emplacement d'une mitrailleuse ennemie arrêtant par son tir la progression de sa section, s'est courageusement et brillamment acquitté de sa mission en faisant prisonniers 5 mitrailleurs allemands et s'en emparant de leur mitrailleuse.

Tirailleur de 1^{re} classe IMOSA MAHTENDYR, matricule 4250 de la 1^{re} compagnie.

S'est tout particulièrement distingué. A attaqué à la grenade une mitrailleuse ennemie dont il s'est emparé après avoir tué les servants.

Caporal FABRE Paul, matricule 21605, de la 2^e compagnie.

A conduit son escouade à l'assaut d'une batterie de 105 avec un grand courage et en montrant un mépris absolu du danger. A tué une partie des servants et mis les autres en fuite. A fait 6 prisonniers dont 1 officier (2 blessures)

Soldat de 2^e classe COURT Jean-Marie, matricule 18995, de la compagnie de mitrailleuses.

Mitrailleur d'élite. Blessé grièvement le 18 juillet 1918 en se portant à l'assaut des positions ennemies sous un violent feu d'artillerie et de mitrailleuses. Pendant le cours de

l'action n'a pas cessé de donner à ses camarades le plus bel exemple de calme et de sang-froid.

Caporal brancardier LABRY Jean, matricule 029380 de la S.H.R.

Excellent caporal brancardier très courageux, d'un dévouement inlassable, toujours volontaire pour les missions périlleuses. S'est dépensé sans compter pendant les derniers combats en allant relever les blessés sous le feu de l'ennemi.

Ordre du 20^e corps d'armée, n° 365, du 15 août 1918

Tirailleur de 1^{re} classe RAINITASY, matricule 16408 de la 3^e compagnie.

Excellent tirailleur d'une très belle conduite au feu. A été grièvement blessé le 18 juillet 1918 à son poste de combat. Est décédé des suites de ses blessures.

Ordre général n°247, du 30^e corps d'armée, du 23 septembre 1918.

BALAVA, sergent, matricule 10351 de la 1^{re} compagnie.

Sous-officier brave et énergique, faisant partie de la première vague, s'est porté le 2 septembre 1918, très crânement à l'assaut d'un village fortement défendu, contribuant à la prise de 200 prisonniers ainsi que d'un important matériel de guerre (2 blessures).

RAZAFY, chasseur de 1^{re} classe, matricule 6389, de la 3^e compagnie.

Tireur fusil mitrailleur d'une bravoure au-dessus de tout éloge. A toujours fait preuve au cours des combats du 2 au 4 septembre 1918 de beaucoup d'initiative et de sang-froid (2 citations).

Ordre général n° 265, du 15 octobre 1918, du 30^e corps d'armée.

LABORDE Joseph, matricule 011806, sergent de la 3^e compagnie.

Au cours des combats du 2 au 6 septembre 1918, a conduit vigoureusement sa section, faisant preuve d'énergie et d'un cran superbe. S'est emparé d'une mitrailleuse ennemie et de plusieurs mitraillettes.

Sous-lieutenant GOULLARD Gustave-Armand-Pierre, commandant de la 1^{re} compagnie.

Commandant la 1^{re} compagnie, l'a brillamment enlevée à l'attaque des positions ennemies très fortement organisées le 2 septembre 1918, sous un violent bombardement et des feux de mitrailleuses qui prenaient son unité de flanc. A été grièvement blessé au cours de l'action.

CHARVAT Victor, matricule 6102, caporal de la compagnie de mitrailleuses.

Mitrailleur d'élite, chef de pièce remarquable par son sang-froid et sa bravoure. A été tué à sa pièce au combat du 2 septembre 1918.

GORGOLIONE Auguste, matricule 9723 de la compagnie de mitrailleuses, soldat de 2^e classe.

Excellent mitrailleur, d'un superbe courage et d'un dévouement absolu. Tué à son poste de combat, en se portant à l'assaut des organisations ennemies.

CHOLLET René, caporal, matricule 7542 de la 3^e compagnie.

Agent de liaison du chef de bataillon pendant l'attaque du 2 septembre 1918. Gradé intelligent et courageux qui a parfaitement assuré la liaison avec son unité dans des circonstances difficiles, faisant preuve du plus grand mépris du danger. A été tué le 5 septembre 1918, en portant un ordre important à son commandant de compagnie.

Ordre général n° 268 du 30^e corps d'armée, du 25 octobre 1918.

Sous-lieutenant LAURENT Louis-Edouard, de la 3^e compagnie.

Officier très brave et d'un beau dévouement. Le 14 septembre 1918, a brillamment entraîné sa section à l'attaque des positions ennemies très fortement défendues jusqu'au moment où il est tombé très grièvement blessé.

Sergent LOSQ Guillaume, matricule 6087 de la 3^e compagnie.

Au cours des opérations du 2 au 14 septembre 1918, a fait preuve des plus belles qualités de sang-froid, d'énergie et de courage, a inspiré à tous ses chasseurs la confiance et exalté leur moral. Pendant l'exécution d'un coup de main, s'est distingué par sa hardiesse et son esprit de décision. A rapporté d'utiles renseignements. A été blessé.

Caporal TABALAKA, matricule 5500 de la 4^e compagnie.

Gradé indigène, exemple constant de sang-froid, de courage et de dévouement. Très précieux auxiliaire pour ses chefs. Au cours des opérations du 2 au 16 septembre 1918, a maintenu constamment l'ordre parmi ses hommes et exalté leur moral sous les plus violents bombardements et les émissions de gaz.

Adjudant TORREILLES Joseph, matricule 4467 de la compagnie de mitrailleuses.

Chef de section de la compagnie de mitrailleuses, s'est particulièrement distingué aux opérations du 2 au 16 septembre 1918, par son initiative, son sang-froid et sa bravoure, se portant toujours aux endroits les plus exposés avec un réel mépris du danger. Exemple constant pour ses hommes dont il obtient les plus brillants résultats.

Sergent RAJOELINA, matricule 13476 de la 2^e compagnie.

Energique chef de patrouille. A reconnu exactement les positions de l'ennemi et a rapporté les renseignements les plus utiles et les plus précis et qui ont grandement contribué au succès de l'attaque. Sa mission terminée, est revenu sur le terrain et a rapporté dans nos lignes deux mitrailleuses que l'ennemi avait abandonnées. A toujours donné le plus bel exemple de courage et de sang-froid.

MAISONNAS Augustin, matricule 23490 de la 2^e compagnie.

Au cours des opérations du 2 au 16 septembre 1918, a rempli ses fonctions avec un zèle et une conscience au-dessus de tout éloge, sous les bombardements les plus violents et les émissions de gaz, relevant et pansant les blessés et assurant leur évacuation sur le poste de secours.

Adjudant DUBOURDIEU Edouard, matricule 8349 de la 3^e compagnie.

Lors de l'exécution d'un coup de main sur un centre de résistance très puissamment organisé, a brillamment entraîné, avec un élan superbe, sa section à l'attaque. A été blessé à la tête de ses chasseurs. N'a pas voulu quitter le champ de bataille sans rendre compte de sa mission à son chef de bataillon et a fourni de précieux renseignements au commandement.

Sergent LEGUIA François, matricule 8376 de la compagnie de mitrailleuses.

Canadien, engagé volontaire pour la durée de la guerre. Chef de section de mitrailleuses et d'une énergie hors de pair. Véritable entraîneur d'hommes. A l'attaque du 2 septembre 1918, a capturé à lui seul 8 prisonniers qui résistaient dans une sape.

Sergent PENABAYRE François, matricule 24/1 404 de la 1^{re} compagnie.

A l'attaque du 2 septembre 1918, a dans un élan superbe brillamment enlevé ses hommes à l'assaut des positions ennemies fortement tenues, s'emparant de haute lutte de plusieurs nids de mitrailleuses. Exemple d'énergie et de mépris du danger.

LOHANAMALO, clairon, matricule 13236 de la 4^e compagnie.

Agent de liaison d'un dévouement absolu qui a assuré sa mission dans des conditions difficiles et sous de violents bombardements au cours des opérations du 2 au 16 septembre 1918, avec une ardeur inlassable et beaucoup d'intelligence.

Caporal RABE Cyrille, matricule 4524 de la 1^{re} compagnie.

Gradé indigène, brave et plein d'allant. A l'attaque du 2 septembre 1918, faisant partie de la première vague, s'est porté avec un cran superbe à l'assaut d'un village puissamment défendu, contribuant à la capture de 200 prisonniers et d'un important matériel.

Caporal COZIC Michel, matricule 10438 de la compagnie de mitrailleuses.

Caporal mitrailleur d'un dévouement à toute épreuve. Le 13 septembre 1918, pendant l'exécution d'un coup de main, n'a pas hésité, malgré un violent bombardement et un tir meurtrier de mitrailleuses, à mettre à sa pièce en batterie en avant de la première ligne qui ne pouvait plus progresser. A été blessé à son poste de combat.

EN OUTRE LES CITATIONS SUIVANTES

ONT ETE ACCORDEES

Au 12^e Bataillon de Chasseurs Malgaches.

A l'ordre de la division ...	112
A l'ordre de la brigade ...	50
A l'ordre du régiment ...	786
A l'ordre du régiment (citations à titres posthumes) ...	88

TABLE DES MATIERES

Dédicace.....	1
Lettre-préface de M.le Gouverneur Général Garbit.....	2

Historique du 12^e bataillon de Chasseurs Malgaches :

Période de formation	8
Période des opérations actives.....	13
La marche au Rhin.....	31
Tableau d'honneur.....	36

Gravures hors texte :

P1.I — Le chef de bataillon Groine et ses officiers (août 1917) Village malgaché à Juivigny (Aisne).....	
P1.II — Le gouverneur Général Garbit, accompagné du Commandant Hippeau, félicite les malgaches après Dommiers. Groupe de Chasseurs malgaches.....	

Cartes :

Retraite de l'Aisne à la Marne (26 mai-6 juin 1918)	
Opérations du 18 au 21 juillet 1918. — Dommiers-Bois de Chauffour.	
Opérations du 2 au 14 septembre 1918. — Terny-Sorny-Allemant	